5. 2 vol.

DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY

Treasure Room
UTOPIA

Ce Memoire sur les cacouacs a pour auteur M. Moreau. la lettre sur de grands philosophes est de M. palissot. ce vol. doit se joindre au Catechisme des Cacouacs de l'abbé de St Cyr, qui en est la suite.

ces 2 vol. deviennent rares. c'est l'édition originale de ces trois ouvrages critiques qui ont eu quelque célebrité dans le tems.

Exemple du Catalogue Tchner
No 3850 = 4 f

PETITES
LETTRES
SUR DE GRANDS
PHILOSOPHES.

Cadit perſona. Lucret.

A PARIS.

M. DCC. LVII.

PETITES LETTRES SUR DE GRANDS PHILOSOPHES.

LETTRE PREMIERE.

DEPUIS quelques années, Madame, il s'eſt formé dans cette Capitale, une aſſociation entre pluſieurs gens de Lettres, les uns d'un mérite reconnu, les autres d'une réputation plus conteſtée, qui travaillent à ce fameux Dictionnaire de toutes les connaiſſances ; ouvrage qui en ſuppoſe beaucoup à ceux qui le rédigent. Perſonne n'a peut-être plus de vénération

que moi pour les mains laborieuſes qui conſtruiſent ce pénible monument à la gloire de l'eſprit humain. Tous ces Meſſieurs ſe diſent Philoſophes, & quelques-uns le ſont.

Mais parmi ceux mêmes d'entr'eux à qui l'on accorde le plus de talens, on eſt fâché d'avouer qu'il s'en trouve qui ont preſque rendu le mérite & la raiſon haïſſables dans leurs écrits. Ils ont annoncé la vérité, ou ce qu'ils ont pris pour elle, avec un faſte qu'elle n'eut jamais. On vit à la tête de quelques productions philoſophiques un ton d'autorité & de déciſion, qui, juſqu'à préſent, n'avait appartenu qu'à la Chaire. On tranſporta à des Traités de Morale, ou à des ſpéculations métaphyſiques, un langage que l'on eût condamné, par-tout ailleurs, comme celui du fanatiſme. *J'ai vécu*, diſait l'un (*a*); *j'écris de Dieu*, diſait faſtueuſement l'autre (*b*); *jeune homme*,

(*a*) Voyez les *Conſidérations ſur les Mœurs*. Lorſque cet ouvrage parut, un homme d'eſprit choqué de ce début, dit que ce n'était pas l'Auteur, mais ſon Livre mort-né qui diſait : *j'ai* vécu.

(*b*) *Les Penſées Philoſophiques.*

prends & lis, écrivait-il encore (*c*); *ô homme! écoute, voici ton histoire*, s'écriait un troisième (*d*).

Ce ton d'inspiration dans les uns, d'emphase dans les autres, si éloigné de celui de la raison qui doute, ou de la vérité qui persuade, révolta quelques gens sensés. En examinant de près des ouvrages qui promettaient de si grandes choses, ils trouvérent que les uns étaient servilement copiés de *Bacon*, sans que l'on ait jugé à propos d'en prévenir le public, & que d'autres ne contenaient que des pensées mille fois rebattues; mais rajeunies, ou par un tour épigrammatique & de mauvais goût fort à la mode aujourd'hui, ou par un certain ton d'audace bien propre à séduire les simples.

On donna de nouvelles définitions de quantité de choses déja très-bien définies. On affecta, pour jouer la concision & le style nerveux, d'embrouiller ce qui était clair. On confon-

(*c*) Le Livre obscur intitulé : *Pensées sur l'interprétation de la Nature.*

(*d*) Le *Discours sur l'inégalité des conditions.*

dit tous les genres, & cet étrange bouleversement dans les idées & dans le style, parut à quelques esprits vulgaires la preuve d'un siécle abondant en genies lumineux & hardis, digne d'être appellé *siécle philosophique*.

On déclara, que l'*on estimait très-peu le Public* (*e*); que l'on n'écrivait plus pour lui, & que *des pensées qui pourraient n'être que mauvaises, si elles ne plaisaient à personne, seraient détestables, si elles plaisaient à tout le monde* (*f*). On oublia que malgré ce petit nombre de connaisseurs tant de fois exagéré, le meilleur Livre est, à la longue, celui qui est le plus répandu, où se trouvent des beautés proportionnées à toutes les classes des Lecteurs, des connaissances utiles à tous les hommes; en un mot, qui contient le plus de vérités universellement entendues & senties. C'est là ce qui distingue nos bons ouvrages du siécle de LOUIS XIV. & la très-petite quantité de ceux qui leur ressemblent.

(*e*) L'Epître au Public à la tête du *Conte d'Acajou*.

(*f*) Les *Pensées Philosophiques*.

Le Public fut donc outragé dans des Préfaces. On témoigna beaucoup d'indifférence pour cette sublime chimère que l'on appelle *gloire*, & cependant on écrivait, on cabalait, & l'on tâchait de se rendre intéressant, en affectant de s'attendre à des persécutions qui n'arrivérent point. Mais il est si doux de jouer le mérite persécuté, ou prêt à l'être! On se rend si considérable, en renonçant à la considération! Ce charlataniſme a quelque chose de si séduisant pour ce même public que l'on méprise! Il est si naturellement dupe de tous ces stratagèmes, qu'en vérité ces Messieurs ont prouvé que leur indifférence pour lui ne les avait pas empêché de bien étudier sa nature, & les moyens de le subjuguer.

Comme il est des Grands qui sont *peuple*, il fallut bien aussi leur dire des vérités dures, & rappeller cette puérile & dangereuse question de l'égalité primitive. Il est des gens du caractère des femmes Moscovites, qui n'aiment que lorsqu'elles sont battues. Cette manœuvre fit encore son effet, & quelques Grands accorderent de la considé-

ration, précisément parce qu'on leur en refusait. C'est une nouvelle preuve de la vieille maxime : que pour réussir dans le monde, le choix est assez indifférent entre la flatterie & l'audace.

On était insensible à la gloire ; cependant on formait des partis, même pour des bouffons ; &, tandis que l'on affichait une égale insensibilité pour la critique que l'on affectait de mépriser, on sollicitait des ordres pour l'interdire à ceux qui l'exerçaient avec le plus de succès. On tâchait de donner le change au public, en réunissant sous une même idée les noms de critique, de satyre, de personnalité, de libelle ; à force de crier à la persécution, on devenait effectivement persécuteur, & l'intolérance, incommode par-tout ailleurs, allait se placer dans le sanctuaire des Muses.

Quelques personnes éclairées riaient de voir des Philosophes qui auraient dû pardonner des libelles, montrer un amour propre si délicat, si susceptible, & s'efforcer cependant de masquer leur ressentiment & leur crainte sous l'apparence du mépris.

Leur sensibilité se trahissait quelquefois tout-à-fait. Venait-on, par exemple, à revendiquer pour *Bacon* le plan de l'Encyclopédie, il paraissait une petite Lettre contre le Journaliste de *Trévoux*, mais mille fois plus sanglante, plus amere, plus atroce, que tant de critiques que l'on essayait de rendre odieuses, & qui ne l'étaient point (*g*).

Souvent même on ne se contentait pas de ces réponses injurieuses à de bonnes raisons. On se mettait, sans nécessité, au rang de ces mêmes Critiques si mépriſés, & l'on prêtait sa plume à un Peintre pour disputer à un homme (*h*) vraiment respectable le fruit de ses recherches ; la découverte d'un secret des anciens deviné sur un passage obscur de *Pline*, le secret de la peinture encaustique. Mais toutes les idées des choses variaient au gré de ces Messieurs.

Ce qui indisposait le plus ce petit nombre de personnes sensées, qui dans le silence pésent & apprécient les réputations, c'était cette espece de thrône

(*g*) La *Lettre au P. Berthier.*
(*h*) M. le Comte de *Caylus.*

littéraire que ces Messieurs s'érigeaient, & la convention sourde qui transpirait de leur société dans le monde, & qui voulait dire :

Nul n'aura de l'esprit hors nous & nos amis.

On commença d'abord par s'arroger le droit de louer tous les grands hommes, mais de maniere à faire croire que l'on avertissait le public de les admirer. Lisez l'Eloge (*i*) de M. de *Montesquieu*, il y regne un ton qui révolte. C'est moins l'expression de l'admiration publique, qu'un ordre à la nation de croire au mérite de cet illustre Ecrivain ; lui, qui tempérait par sa simplicité ce que la supériorité de son génie pouvait avoir de trop humiliant pour le reste des hommes.

On parle beaucoup dans ce Panégyrique d'un petit nombre de Censeurs qui s'élevérent contre l'immortel ouvrage de *l'Esprit des Loix*, qui pouvait effectivement essuyer quelques critiques, puisqu'enfin l'Auteur était hom-

(*i*) Par M. d'*Alembert*.

me ; mais on n'exagére ces critiques, que pour se placer, modestement, dans *cette petite partie du public qui forme, à la longue, les jugemens de la postérité.* On ne dit pas un mot de cé cri général qui s'éleva en faveur de cet ouvrage dès l'instant de sa naissance. On se tait sur quantité de gens (*l*) de Lettres qui, dans ce moment là même, écrivirent avec simplicité, à l'occasion de ce monument de génie, des choses

(*l*) S'il est jamais permis de se citer, j'écrivis moi-même en 1751. un éloge de *l'Esprit des Loix.* J'y répondais à quelques Critiques, & le célébre Auteur eut l'indulgence de m'en remercier.

Entr'autres Ouvrages, voyez aussi les *Lettres sur quelques Ecrits de ce temps*, & l'*Année Littéraire* en cent endroits, spécialement le Tome IV. des *Lettres*, page 145. Je sais positivement que M. de *Montesquieu*, qui était à Bordeaux, fut très-satisfait de ce qu'on y disait de son Livre, & sur tout du plan général qu'on en avait tracé. Il en fit faire des complimens & des remercimens à M. *Fréron* par Madame *Geoffrin*, son illustre amie. Voyez encore l'*Année Littéraire*, 1755. Tome I. page 278. où se trouve l'Eloge Funébre de M. de *Montesquieu* par le même Auteur, éloge fait longtemps avant celui de M. d'*Alembert*.

que ces Messieurs ont redites avec faste. Il fallait bien humilier de pauvres Critiques qui ont eu le malheur de remarquer aussi quelques fautes dans les Ecrits de nos Philosophes, & laisser ignorer des jugemens qui avaient devancé leurs éloges, pour se conserver un air d'arbitres de la littérature, & de dépositaires des sceaux de l'immortalité.

S'ils parlaient d'un autre homme bien supérieur encore, parce qu'il est plus universel, ils se faisaient les Députés de la Nation auprès de lui. *Nous rappellerons à M. de Voltaire, disent-ils, au nom de la Nation, les engagemens qu'il a pris avec nous* (*m*).

Il fallait louer pour obtenir des éloges : hé ! comment ne pas louer un *Voltaire*, un *Montesquieu*, un *Rameau*, qui depuis ..... Ces Messieurs l'admiraient alors; c'était avant la *Lettre sur la Musique Française*. Mais à quoi le Public ne s'attendait pas, c'est à ce refrein de louanges fastidieuses que ces Messieurs se renvoient les uns aux au-

(*m*) Voyez la Préface du Tome IV. de l'*Encyclopédie*.

tres, & à ces Brevets de célébrité qu'ils se distribuent tour à tour dans leurs Ouvrages.

Le Philosophe de Genève donnait-il ce Livre où il met l'homme au rang de la brute? *Ah! si l'on eût fait voyager*, disait-il, *des hommes tels que les* MONTESQUIEU, *les* DALEMBERT *& les* DUCLOS *chez les Hurons ou chez les Iroquois, combien de merveilles ils nous auraient appriſes* (*n*) Cet éloge lui était exactement rendu dans la premiere Brochure de ces Meſſieurs; & avec beaucoup de mérite, ils ne laiſſaient pas de rappeller une Fable très-plaiſante & très-connue (*o*): tant un ſeul ridicule peut nuire même à des talens ſupérieurs.

Le Public n'était pas moins excédé d'un autre refrein qui menaçait de devenir éternel. Comme ces petites Lunes que le Téleſcope a fait découvrir, & qui ſont emportées par le tourbillon d'une grande Planéte, il eſt dans le

(*n*) Voyez le *Diſcours ſur l'inégalité parmi les hommes.*

(*o*) C'eſt la Fable V. du Livre XI. de la *Fontaine.*

Tourbillon de ces Meſſieurs un Eſſain de petits *Sous-Philoſophes* qui penſent de bonne foi participer à leur celebrité, & qui ſont dans le parti ce que des enfans perdus ſont dans une armée. Ces Inſectes Philoſophiques que l'on pourrait encore comparer à ces pailles qui s'amaſſent autour d'un corps électrique, ſe jettent quelquefois dans la mêlée au nom de leurs Maîtres ; ils perdent le ſentiment de leur nullité par l'appui auquel ils ſe ſentent attachés, & prennent leur bourdonnement pour du bruit. Diviſés en deux bandes, ils partageaient Paris entre eux, & ſemblaient former un Motet à deux Chœurs. On entendait d'un côté : *l'heureux ſiécle qui a produit la Henriade & l'Eſprit des Loix* ! & de l'autre ; *l'heureux ſiécle qui a produit cet immortel Dictionnaire de l'Encyclopédie* ! Ces trois Ouvrages (*p*) dans un degré bien différent, feront ſans doute l'éloge de leurs Auteurs ; mais ſi le dégoût des bonnes choſes eſt quelquefois naturel,

(*p*) Le premier, ſur-tout, qui a vengé la France des reproches de ſtérilité que lui faiſaient les autres Nations.

ce ſerait peut-être à cette maniere de les préſenter qu'il faudrait s'en prendre. A combien de rôles ſinguliers n'expoſe pas ce prétendu mépris de la gloire, qu'il faut cependant concilier avec les intérêts de l'amour-propre!

Enfin ce peuple, cette multitude, ce vulgaire, qui pourtant a quelquefois les yeux aſſez perçans, crut entrevoir que ces Meſſieurs avaient trouvé le ſecret de ramener tout à eux dans des Ouvrages mêmes qui ſemblaient faits pour louer les autres. On était, par exemple, aſſez ſurpris de rencontrer dans l'éloge de M. de *Monteſquieu* celui d'un Peintre célebre (*q*) loué préciſément ſur ſon attention à conſerver à la poſtérité la figure des grands hommes; mais on ſe rappella que certains Philoſophes s'étaient faits peindre. On ſe rappella un éloge plus délicat que le même Peintre avait fait de l'*Encyclopédie*, en plaçant cet Ouvrage dans un Tableau ſous les yeux de cette Protectrice des Arts, digne de réunir à la fois les attributs de *Minerve & des Graces*,

(*q*) M. de la *Tour*.

& l'on crut retrouver cette navette de louanges données & rendues.

Un autre éloge d'un grand Prince (*r*) inconsidérément amené aux dépens de toute une Nation (*f*), laissait douter encore s'il en rejaillissait plus d'éclat sur le Souverain que sur le Philosophe qu'il a pensionné. Ce n'est pas assurément que l'on croye la reconnaissance au-dessous d'un Philosophe, ni que, d'après certains écrits, on imagine que *l'Histoire de Bienfaiteurs ajouterait un beau Chapitre a celle des Tyrans* (*t*). Mais on voudrait que l'on évitât cette reconnaissance fastueuse qui a plutôt l'air d'annoncer le bienfait qui honore, que le sentiment modeste d'un cœur pénétré.

Vous ne croirez pas, Madame, (ce que vous entendrez bientôt dire sans doute) que quelques-unes de ces vérités soient échappées par l'envie de nuire, ou par cette basse jalousie qui naît du sentiment de sa médiocrité. On respecte sincérement les talens & les

(*r*) Le R. de P.
(*f*) L'Allemagne.
(*t*) Voyez l'*Essai sur les gens de Lettres.*

écrits vraiment estimables de quelques-uns de ces Messieurs. On voudrait plus, on souhaiterait de les aimer. On leur eût peut-être accordé tout naturellement ce qu'ils n'obtiendront jamais pour avoir tenté de l'usurper. Ce ne sont ni les cabales, ni l'enthousiasme, ni le manége, ni l'audace, ni la singularité, qui donnent aux réputations cet éclat durable qui s'accroît par le tems. Tel homme élevé trop haut par de petites intrigues, a fini par n'être pas même placé dans son rang.

On ne disputera point à ces Messieurs que le projet de l'Arbre Encyclopédique des connaissances humaines, ne fût une idée sublime digne d'être mise en œuvre par eux, puisqu'ils l'ont découverte dans *Bacon*, & qu'ils n'ont pas été effrayés d'un travail immense, & peut-être utile. Mais on se réserve la liberté de penser qu'un Dictionnaire, quelque bon qu'il puisse être, ne fut jamais un Ouvrage de génie.

La juste réputation de quelques-uns des Chefs de cette grande entreprise, ne donnera pas le moindre degré de valeur à ces Listes d'éloges de leurs

Associés qu'ils impriment à la tête de chacun de leurs Volumes.

On ne les croira point les dispensateurs de l'immortalité, & certains noms, pour être cités avec honneur, ou dans quelques Préfaces, ou dans quelques articles de leur Dictionnaire, ne seront point pour cela réputés à l'abri des injures du tems; de même que certains Auteurs qu'ils n'aiment point, pour raisons, & dont ils disent & écrivent le plus de mal qu'ils peuvent, ne seront point pour cela ensevelis dans l'obscurité où ils croient bonnement les plonger.

Il sera permis de trouver des fautes même dans ce grand Dictionnaire qui est leur Ouvrage de prédilection, & de ne pas croire, par exemple, sur leur parole, que les Cerfs (*u*) atteignent, au bout d'un certain tems, l'âge de raison, &c. &c. &c.

(*u*) Voyez le Dictionnaire Encyclopédique, Article *Cerf.*

LETTRE SECONDE.

LE FILS NATUREL.

Fabula nullius veneris, ſine pondere & Arte.
Horat.

AVIS.

Cette Lettre exiſtait long-tems avant l'Examen du Fils Naturel *par M.* Fréron ; *des raiſons particulieres ont empêché qu'elle ne parût. L'Auteur n'ignorait pas le plagiat fait à M.* Goldoni, *& ſi adroitement dévoilé par ce Critique célebre ; mais il s'eſt contenté de prouver que cette Comédie, ſoit qu'elle fût Italienne ou Françaiſe, était un mauvais Ouvrage. C'eſt ce qu'il en a penſé dans le tems même où il ſe formait un parti conſidérable pour la mettre au-deſſus de tout ce que nous avons de plus parfait en ce genre. Les mépriſes*

du Public sur le mérite de Phédre *& d'*Athalie, *ne furent pas, à beaucoup près, aussi révoltantes.*

SI Messieurs de l'Encyclopédie s'étaient bornés, Madame, à leurs travaux philosophiques, plus admirés que lus, mais placés dans leur véritable sphére; environnés de leurs savantes ténebres, ils pouvaient, sans doute, parvenir à la considération dont ils semblent si jaloux. Quelques articles de leur Dictionnaire, toujours préconisés d'avance, suffisaient à leur réputation, & personne n'eût songé à leur disputer une gloire achetée par tant de Volumes, & mise en quelque sorte à couvert sous leur immensité.

Hé! qui ne les eût point appréciés à leur gré? Comment ne les pas croire sur leur parole? Ils ont opéré tant de prodiges avec la simple méthode de se donner pour ce qu'ils veulent être, & d'associer modestement à ce privilége quiconque a la bonté de penser comme eux. La raison y a si visiblement gagné, l'honnêteté, les mœurs ont fait de si

grands progrès, le siécle enfin a pris un essor si sublime, que nous avons vu tout-à-coup des femmes qui dans leur jeunesse lisaient des Contes de Fées, & des importans qui ne lisaient rien, se mettre à portée de faire Secte avec ces Messieurs; se réveiller Philosophes; protéger l'Encyclopédie & la juger; décider de tout avec tant de finesse; analyser le système moral, l'*utile*, le *beau*, l'*honnête*, avec tant d'intelligence; remplacer de vieux préjugés par de si plaisans paradoxes, l'ancienne ignorance par un pédantisme si délicat; débrouiller avec tant de succès le cahos de la Métaphysique; raisonner si despotiquement & si juste; devenir en un mot des *Etres* si décens, si profonds, si universels, que *Diogène* les yeux bandés, trouverait ici plus de Philosophes, plus de Sages, qu'il ne fit de pas inutiles avec sa lanterne pour en chercher un dans Athènes.

D'où naissent dans la Littérature tant d'hommes nouveaux? On ne les soupçonnait pas. Qui les a jettés dans le monde? Où sont leurs preuves?

quelques Brochures ignorées? Mais la célebrité coûterait elle aujourd'hui si peu? Comment donc ces *petits Prophétes* se sont-ils établis Juges dans Israel? Voici leur secret. Ecoutez & profitez, Auteurs infortunés, que vingt ans de travaux obscurs n'ont point encore tirés de l'oubli. Sortez de vos Cabinets; devenez Encyclopédistes; attelez-vous au Char de la nouvelle Philosophie; colportez seulement quelques Ouvrages de ces Messieurs; rompez des lances, & faites confesser aux passans que le *Fils Naturel* est un chef-d'œuvre, une merveille, une découverte plus précieuse au Monde Littéraire, que ne le fut à l'Europe celle de l'Amérique; & vous voilà célebres, immortels, & peut être un jour Académiciens.

Vous pourrez, à la vérité, en imposer plus difficilement sur cette piéce que sur les autres productions de ces Messieurs. Il n'est point ici question de ces rapports secrets & cachés que toutes les sciences peuvent avoir entr'elles, ni de ces méditations abstraites & pro-

fondes où l'imagination plane à vuide & s'égare impunément dans le rien. C'eſt un Ouvrage de goût, ſoumis aux lumiéres de tout le monde, fait pour la repréſentation, ſi l'on en juge par les noms des Acteurs imprimés avec ceux des Perſonnages, & par quelques flatteries adreſſées de tems en tems aux Comédiens (*a*). Le droit de critiquer, de ſifler même, eſt ici par conſéquent dans toute ſa force. N'importe, ne vous découragez point : vous ſerez appuyés, ſoutenus par une infinité de perſonnes de toute condition, qui ont bien voulu compromettre leur jugement dans l'eſpérance de quelques élo-

(*a*) Pages 181. & 182. où le Philoſophe *Dorval* avoue qu'il a voulu être Comédien, & qu'il le ſerait demain, ſi on lui répondait du ſuccès. Page 183. il les compare à des Prédicateurs, & voudrait aller fonder, loin de la Terre, au milieu des flots de la Mer, un petit peuple d'heureux, qui n'auraient d'autres Miniſtres que des Comédiens, & d'autres Sabbaths que des Spectacles.

N. B. Que la Piéce fut préſentée en effet à quelques Comédiens, qui n'en connurent pas le mérite.

ges promis ou déja donnés. Vous serez aggrégés à ce petit Troupeau qui se connaît à tout, *que la Nation honore, & que le Gouvernement doit protéger plus que jamais* (*b*). On imposera silence à quiconque oserait vous contredire, &, comme l'a dit un vrai Philosophe, on intéressera les Dieux dans la guerre des Rats & des Grenouilles. S'il en revient quelque ridicule à la Nation, il se trouvera des plumes toutes prêtes pour répeter en mille manieres que l'attention du Gouvernement doit se porter, non pas à faire fleurir les Lettres en général, ni à leur conserver quelque liberté, ce qui serait trop simple, mais à protéger exclusivement tels ou tels Elus, telle ou telle Secte, comme si la vérité pouvait en faire, & s'appuyait jamais du manége & de l'intrigue.

Pour moi, Madame, que la célébrité ne tente pas, au point de me faire déroger au sens commun; moi qui pense de bonne foi que l'esprit humain a ses bornes, & qu'il est un terme au-

(*b*) Page 103.

quel néceſſairement il s'arrête ; moi qui regarde la fureur d'innover comme une marque déja trop ſenſible de décadence, & qui crois difficilement aux nouvelles découvertes dans un ſiécle où des hommes qui s'appellent eux-mêmes (*c*) des hommes de génie, ne ſont occupés que d'un Dictionnaire ; moi à qui cette manie de traiter en abrégé toutes les ſciences, ne paraît propre qu'à faire des demi-ſçavans & à diſpenſer de recourir aux ſources ; moi, Madame, enfin qui ſuis fortement convaincu que dans un ſiécle où l'on penſerait beaucoup, on travaillerait moins ſur ce que les autres ont penſé ; que l'on y verrait plus de productions & moins de Légiſlateurs ; j'en demande pardon à ces Meſſieurs ; mais le ſentiment de M. *Diderot* ne balance point du tout à mon égard celui de M. de *Voltaire*. Je crois avec ce grand homme, ſi capable d'en prévoir & d'en éloigner le moment, que preſque tous les genres de Littérature ſont épuiſés,

(*c*) Page 275. Des hommes de génie ont ramené de nos jours la Philoſophie du monde intelligible dans le monde réel, &c.

& qu'il reste peu de choses a faire, même au génie. J'ai pour moi l'expérience de tous les siécles où l'on a vû les Arts fleurir, & tomber après de certaines périodes. Il me semble, Madame, que depuis long-tems nous sommes fort loin d'atteindre nos grands modéles, & j'ai la faiblesse d'en conclure que vrai-semblablement nous ne les surpasserons jamais. Le *Fils Naturel* me confirme encore dans cette pensée. En effet quelle piéce! Qu'elle serait au-dessous de la critique, si le nom de l'Auteur n'y donnait un certain poids, si toute la Secte ne s'était pas réunie pour l'élever aux dépens des plus belles productions de l'esprit humain, & s'il ne devenait important d'affaiblir enfin le crédit d'une Cabale puissante!

Peut-être tant d'efforts en faveur de cette piéce ne sont-ils, Madame, qu'un aveu de sa médiocrité. Les enfans les plus disgraciés sont quelquefois les plus chéris. Mais il est tems d'analyser cette merveille.

Je crois entrer dans une place publique; je vois une foule de peuple qui se précipite tumultueusement autour d'un

d'un Théatre. J'entends une voix bruyante : » Accourez, passans, jeunes » Médecins, écoutez. Vos *Vernage*, vos » *Lorry* (*d*), sont d'habiles gens, si » vous voulez ; mais ils ont fait trop » de progrès dans l'Art de guérir : il » faut rester au dessous d'eux, ou quitter leur Méthode Venez à moi, j'ai » des secrets universels dont je fais bon » marché. « Je m'approche & j'apperçois un Charlatan qui montre un singe & qui distribue quelques boetes d'Orviétan.

La comparaison pourra faire sourciller nos Philosophes, & j avoue qu'à beaucoup d'égards elle serait injuste ; mais ici c'est un Tableau fidéle. Aussi pourquoi ces Messieurs sont-ils sortis de leur genre ? Ils ne sont pas heureux en Comédies, ni même en Romans. L'Auteur du *Fils Naturel* en a donné un où la Philosophie s'était encore plus compromise (*e*). Elle eut beau se travestir en Courtisanne, elle n'étrenna point.

(*d*) Célébres Médecins.

(*e*) Les *Bijoux indiscrets*, Roman ordurier, & pourtant peu connu.

La Comédie au contraire prend ici le masque le plus décent & le plus grave. Les personnages sont fondus dans un même moule, & sont tous des *Etres* sérieux, moraux, & métaphysiques. L'*humanité*, les *mœurs*, la *vertu*, le *goût de l'ordre*, &c. ces mots combinés en mille manieres, répetés en lieux communs, à chaque ligne, cette superfétation philosophique, tient ici lieu d'intérêt, de style, & même d'esprit. Vous allez juger de l'invention.

ACTE I. La Scene est à S. Germain. Le Fils Naturel (*Dorval*) aime en secret *Rosalie*. Elle brûle du même feu pour *Dorval*. Tous deux ont des remords. L'un trahit son ami *Clairville*, & devient son rival; l'autre a aimé ce *Clairville*, & son ingénuité lui reproche son inconstance. *Dorval* qui n'a point fait d'aveu, forme le projet de s'éloigner. Arrive *Constance*, sœur de *Clairville*, qui lui fait une déclaration, & se retire sans attendre sa réponse. *Clairville* arrive lui-même, prie *Dorval* de ne point partir, & de le servir auprès de *Rosalie*, dont il commence à soupçonner le changement. *Dorval* se fait violence,

& promet de travailler au bonheur de ſon ami.

ACTE II. *Dorval* voit en effet *Roſalie*, & toute ſa vertu eſt prête à l'abandonner. On annonce *Clairville* à qui *Dorval* laiſſe entrevoir ſon malheur. Il reprend ſa premiere réſolution de s'éloigner. *Clairville* le retient encore, & le quitte pour aller au-devant de *Conſtance*, qu'une affaire preſſante a fait ſortir de la maiſon. *Charles*, Valet de *Dorval*, lui apporte une Lettre de *Roſalie*. *Dorval* la lit. *Après un moment de ſilence il ſe leve, mais avec peine; il s'approche lentement d'une Table, il écrit quelques lignes pénibles (f); mais tout au travers de ſon écriture arrive Charles en criant: Monſieur, au ſecours, on aſſaſſine Clairville.* *Dorval* laiſſe ſa Lettre à moitié, & vole au ſecours de ſon ami. Dans ces momens ſurvient *Conſtance*; elle apperçoit la Lettre à demi écrite. Cette Lettre eſt pour *Roſalie*, mais

(*f*) Ces phraſes miſes en Italique, ſont les expreſſions Tudeſques de l'Auteur. On fait grace au public du plus grand nombre. On craint même de s'arrêter beaucoup trop ſur l'extrait d'un tel ouvrage.

peut aussi lui convenir par une équivoque adroitement ménagée. Elle se l'approprie.

ACTE III. *Dorval* & *Clairville* rentrent. Deux méchans, deux lâches accusaient *Constance* d'aimer *Dorval*, & *Dorval* d'aimer *Rosalie*; *Clairville* s'est battu contr'eux; il était assassiné, si *Dorval* ne fût venu à son secours: mais ces malheureux ne disaient rien que de vrai. Quelle réflexion amère pour son ami! *Il se couvre le visage avec ses mains.* Paraît *Constance* qui attribue à l'amour cette sombre tristesse de *Dorval*. L'austere Philosophe est assez galant pour ne la point détromper. Elle montre à *Clairville* la Lettre qu'elle a surprise, & sort pour donner a *Dorval* plus de liberté de s'expliquer. *Rosalie* arrive; elle apprend que *Dorval* aime *Constance*, & qu'il va l'épouser: elle s'évanouit; *Justine* vient à son secours. *Clairville* veut aussi s'en approcher; elle le repousse, il la quitte. *Il est comme un fou: il va, il vient, il s'arrête. Il soupire de douleur, de fureur. Il s'appuie les coudes sur le dos d'un fauteuil, la tête sur ses mains, & les poings dans*

ſes yeux (g). *Il pouſſe l'accent inarticulé du déſeſpoir. Charles* paraît, & lui dit en tremblant qu'un inconnu demande à lui parler. Cet inconnu eſt *André*, Domeſtique du pere de *Roſalie*. Cet *André* tombe des nues pour raconter en phraſes ſouvent poétiques (& c'eſt un Valet), qu'il était parti avec ſon Maître ſur le Vaiſſeau l'*Apparent*, de la Rade du Fort Royal, *le 6. de Juillet*; qu'ils ont été pris, dépouillés, chargés de fers tous deux par des Anglais; qu'enfin arrivés à Londres, il a retrouvé ſon Maître dans un cachot. Pendant la traverſée, le Vieillard avait appris à cet honnête Valet qu'il était né Français, & qu'il ne s'appellait pas *Mérian*. Il allait lui en apprendre da-

(g) Page 66. Ce ſont là les graves minuties que l'Auteur répéte à chaque page. Le comble du pédantiſme, c'eſt qu'il les propoſe comme des découvertes admirables dans la Pantomime du Théatre. C'eſt inſulter aux Comédiens & aux Lecteurs, que d'imaginer qu'ils ne ſeraient pas en état de ſuppléer à de pareilles miſeres, qui, priſes à la lettre, feraient de notre Scéne un ſpectacle de *Bedlam*.

vantage, lorſque le cachot s'ouvre (*h*). C'eſt un ancien Correſpondant du bon homme, qui touché de ſa miſere, vient lui offrir un aſyle généreux dans ſa maiſon. Le Vieillard accepte ſes ſecours, mais quitte enfin l'Angleterre & revient à Paris, où il eſt arrivé ce jour même. *André* le croit ruiné, & le Vieillard ne l'a point déſabuſé pendant la route. Il vient pour informer *Roſalie* de ſes malheurs. *Clainville* l'envoie prendre du repos, & gémit avec *Dorval* ſur les diſgraces qui ſemblent attachées à la vertu. *Dorval* qui reſſent quelque trouble occaſionné par le récit d'*André*, lui demande quelques momens de ſolitude, & l'invite à ne point ſe déſeſpérer. Il prend la réſolution d'enrichir *Roſalie*, & de la céder à ſon ami : mais comment lui faire accepter ſes bienfaits? On répandra dans les papiers publics que le Vaiſſeau du vieux *Lyſimond* était aſſuré, & il fera tenir à *Roſalie* par un

(*h*) Ces malheureux ont profité de ma faibleſſe pour *m'arracher le pain*, & pour *m'ôter ma paille*, dit le vieux bon homme dans le grave récit d'*André*.

inconnu la valeur de ce qu'elle a perdu. Il appelle *Charles*, lui donne un billet, & l'envoie à Paris chez ſon Banquier. Ce troiſiéme Acte, Madame, ſi démeſuré en proportion des deux autres, eſt abſolument vuide d'action. Le récit pathétique d'*André*, plein de détails puériles, en occupe ſeul plus de la moitié.

Acte IV. *Roſalie* pleure avec *Juſtine*. *Conſtance* vient la preſſer d'accepter un aſyle auprès d'elle. *Dorval* qui va devenir ſon époux y conſentira. Au nom de *Dorval*, *Roſalie* indignée, rejette toute eſpéce de ſecours. Elle s'éloigne avec mépris à la vûe de cet Amant perfide : cependant il n'eſt pas clair dans la piéce que *Dorval* lui ait jamais parlé d'amour. Enfin *Conſtance* invite ce Philoſophe à prendre une compagne : il épuiſe tout ce qu'il a de métaphyſique pour s'en défendre. *Conſtance* beaucoup plus Métaphyſicienne, le touche, l'ébranle, le perſuade. Elle ſort triomphante, & le malheureux *Clairville* revient faire ſes plaintes ordinaires. Il reprend quelque joie en apprenant de

Dorval que *Rosalie* n'a rien perdu. Il court lui porter cette nouvelle. *Charles* de retour de Paris, a rempli les ordres de *Dorval*, & lui apporte un reçu des fonds qu'il a fait remettre à *Rosalie*. Tous ces évenemens accumulés, ces voyages, ces retours, ces nouvelles mises dans les papiers publics, ces fonds dont on dispose en un moment, sont ici trop pressés, & sans aucune vraisemblance. *Dorval* enfin a tout sacrifié à la vertu : il jouit du bonheur des ames nobles : il épousera *Constance* par admiration, & lui laissera croire que c'est par amour. Il parlera à *Rosalie*, & prendra sur elle l'empire que *Constance* a bien pu prendre sur lui. Il aura tout fait pour *Clairville*, jusqu'à tromper un peu sa sœur, ce qui est de trop.

ACTE V. *Dorval* essaie enfin de rendre le calme au cœur de *Rosalie*. Il lui montre *Clairville sur un Canapé, dans l'attitude d'un homme désolé* (i). Alors *Clairville* se léve, *& s'en va comme un*

(*i*) *N. B.* Que c'est là ce que l'Auteur appelle dans ses Réflexions un tableau su-

homme qui erre. Il s'agit de dompter un penchant qui tient du crime, & qui n'a causé que des malheurs. Nouvel assaut de métaphysique entre deux personnages. Répétition fatiguante, monotone, insoutenable, d'ailleurs, dans un cinquiéme Acte qui ne doit être que d'action. Enfin *Rosalie* se rend : elle offre elle-même *Dorval* à *Constance*. Dans ce moment le pere de *Rosalie* qui s'est appellé *Méran*, & qui s'appelle actuellement *Lysimond*, paraît subitement, suivi d'*André*, de *Charles*, de *Sylvestre*, &c. Il reconnaît sa fille, & *Dorval* le reconnaît pour son pere. Une jeune infortunée trop tendre & trop sensible lui donna la vie, & mourut peu de tems après, lorsque *Lysimond* fugitif en Amérique, obligé de se dérober au courroux d'une famille outragée & puissante, se flattait enfin qu'il pourrait l'épouser. Le Vieillard à l'aspect de ses enfans réunis, ne peut contenir sa joie. *Il leur impose les mains*, & les invite à s'embrasser. Il commence par unir *Rosalie* & *Clairville*. Il unit ensuite *Constance* & *Dorval*, qui *s'approchent de lui gravement*. Il verse des larmes

de plaisir, & *s'essuyant les yeux avec sa main*, il donne à *Clairville* un précis de ses dernieres volontés. Il a vécu ; tous ses biens sont à ses enfans ; sa fortune est immense, il n'a fait qu'une perte légere. *Rosalie* étonnée, lui présente le Porte-feuille envoyé par *Dorval*. Le Vieillard reconnaît ses effets : il entrevoit un mystere de grandeur d'ame qui le transporte. La générosité de *Dorval* éclate, *Lysimond* bénit sa famille, & la piéce finit.

C'est ce dernier Tableau, Madame, que M. *Diderot* trouve d'un intérêt si touchant, qu'il suppose que l'on n'en peut soutenir la représentation. Vous connaissez trop bien le Théatre & notre Littérature, pour ignorer que rien n'est plus vulgaire que ces sortes de reconnaissances. Il en est peut-être trois ou quatre de génie dans nos Auteurs Dramatiques, & le succès qu'elles ont eu a tellement affriandé (si j'ose employer ce mot) le Troupeau servile des imitateurs, elles sont devenues si fréquentes, qu'il faut les regarder à présent comme un de ces lieux communs que le bon goût doit proscrire

& reléguer à jamais dans la pouſſiere des Colléges. D'ailleurs où ne trouverait-on pas le modéle de ce Vieillard tombé des nuës pour reconnaître ſes enfans ? Une ſituation toute pareille termine, ſi je ne me trompe, la Piéce de *Génie*. Nous en avons cent exemples ou dans nos Tragédies, ou dans nos Romans ; & ce qui prouve le plus la petiteſſe du moyen, c'eſt qu'il a réuſſi non-ſeulement aux Auteurs célébres qui s'en ſont ſervis en hommes de génie, mais aux Ecrivains les plus médiocres.

Rien de plus facile en effet que d'exciter un attendriſſement momentané par des tableaux de cette eſpéce, amenés preſque toujours aux dépens de la vrai-ſemblance, & rien de plus inſipide ſur-tout dans ces Tragédies bourgeoiſes qui ne peuvent être ſoutenues, comme la grande Tragédie, de la magie des grandes paſſions, de l'illuſion du merveilleux & de la pompe du ſtyle.

Cette machine n'eſt pas le ſeul moyen trivial auquel l'Auteur ait eu recours. Vous vous rappellerez, Madame, quelle fut notre ſurpriſe en ne trou-

vant dans sa piéce que de ces ressorts usés & rebattus jusqu'au dégoût. Elle redoublait encore au ton de confiance des réflexions qui terminent l'ouvrage, & qui feraient penser, ou que l'Auteur n'est pas sincere, ou qu'il n'a pas la moindre idée du genre qu'il a voulu traiter.

Quoi de plus commun en effet (dans les Romans) que ces généreux sacrifices de l'amitié qui arrivent si peu dans la vie commune ? Un ami qui cede sa fortune & sa Maîtresse à son ami ; un frere amoureux de sa sœur sans la connaître ; des gens de bien qui souffrent, avec l'éternel contraste des coquins qui prosperent. Tout cet échaffaudage qui prête si merveilleusement à la Rhétorique du pédantisme, a pu faire honneur à l'imagination des premiers qui l'ont mis en œuvre. Il ne doit plus occuper notre attention dans un siécle dont la gloire est fixée par des ouvrages où ces mauvaises guipures servent tout au plus d'accessoire, & sont du moins employées par de grands Maîtres.

Auteurs que l'émulation excite, ne faites pas, comme on semble vous le

preſcrire, des Comédies ſérieuſes, ou des Tragédies domeſtiques. Peignez ſeulement les paſſions que vous avez ſenties; exprimez-en toute l'énergie; que chaque ſpectateur retrouve ſon propre cœur dans vos perſonnages; que ſur-tout ils ne diſent dans la ſituation où vous les repréſentez que ces choſes ſimples qu'une même ſituation arracherait à tous les hommes; mais qu'ils les diſent avec nobleſſe, & les applaudiſſemens vous attendent. Voyez *Mérope*, qui croit retrouver quelques traits de ſon fils dans un malheureux qu'on lui préſente. Qui n'imaginerait s'exprimer comme elle? C'eſt la nature dans ſa plus grande naïveté, mais qu'elle eſt ſublime!

Tendons à ſa jeuneſſe une main bienfaiſante;
Il ſuffit qu'il ſoit homme & qu'il ſoit malheureux.
Mon fils peut éprouver un ſort plus rigoureux.
Il me rappelle *Egiſte*, *Egiſte* eſt de ſon âge:
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, & par-tout rebuté,
Il ſouffre le mépris qui ſuit la pauvreté, &c.

Si *Mérope*, à la place de ces expreſſions ſi vraies & ſi touchantes, analyſait ſa compaſſion pour cet infortuné ; ſi elle diſait, *qu'une ame tendre n'enviſage point le ſyſtême général des êtres ſenſibles, ſans en déſirer fortement le bonheur* (*k*), n'entendez-vous pas le bruit des ſifflets s'élever de tous côtés, & pourſuivre l'Héroïne Métaphyſicienne juſques dans les couliſſes ?

Quelle ingrate organiſation, Madame, que celle de ces gens qui vont chercher ſi loin, au lieu des mouvemens que leur indiquerait leur propre cœur, de froides moralités, enfilées faſtidieuſement les unes aux autres, & qui, dans un ouvrage où la converſation devrait être imitée, terminent ſymétriquement chaque phraſe par une ſentence, ou par une épigramme. Je vous en rapporterais cent exemples dans la Piéce que j'examine, ou plutôt, elle n'eſt, d'un bout à l'autre, qu'un tiſſu de ces vicieuſes ſuperfluités. Qui s'exprima jamais, en effet, comme *Dorval*, ou comme *Conſtance ?*

(*k*) Page 104.

Eſt-ce donc dans le tumulte des paſſions, que l'on diſſerte ſur les notions du juſte & de l'injuſte ; ſur *ce goût de l'ordre plus ancien dans nos cœurs, qu'aucun ſentiment réfléchi* (*l*). Doit-on rechercher dans une action théatrale, *ſi c'eſt ce goût qui nous rend ſenſibles à la honte, & ſi la honte nous fait redouter le mépris ?* Enfin eſt-ce la place de ces maximes lancées avec tant de confiance, & qui, toutes priſes à part, auraient beſoin d'être éclaircies ou prouvées ?

Quel eſt donc cet abus inſenſé de vouloir traveſtir tous les hommes en Philoſophes, & quels Philoſophes encore ! La vraie Philoſophie n'eſt-elle pas depuis long-temps au Théatre ? Ne ſuffit-il pas d'inſtruire par l'action, ſans l'enſevelir ſous un fatras de déclamations pédanteſques, auſſi triſtes qu'elles voudraient être ſublimes ?

Voilà donc, immortel *Corneille*, tendre *Racine*, divin *Moliére*, ce qu'on voudrait ſubſtituer à vos ſavantes productions ! Ce n'eſt plus une

(*l*) Page 101.

femme agitée par une passion malheureuse & coupable, que les remords déchirent dans le sein même de cette passion ; tableau si touchant & si vrai de nos faiblesses & de leurs ravages. Ce ne sont plus ces chefs-d'œuvre du *Misantrope* & de l'*Avare*, tableaux non moins frappans des ridicules que nous avons sous les yeux. Ce sont des *Dorval*, des *Constance* que l'on va nous donner. Mais dans quelle société trouvera-t-on le modéle de ces êtres de raison, de ces Philosophes en cornettes, dont on veut affubler nos Théatres ? Qui n'irait s'ensevelir dans quelque désert, si des *êtres* de cette nature devenaient jamais communs parmi nous ? L'Auteur a-t-il voulu, en nous peignant tous ces personnages vertueux avec faste, en leur prêtant des caractères qu'il croit si parfaits, des mœurs si graves, a-t-il voulu, dis-je, nous représenter tels que nous devrions être, & remplacer la piquante vérité de la nature par ces romans fastidieux du cœur humain ? Voici ce que lui répondrait le célebre *Rousseau* :

Hé

Hé ventrebleu ! Pédagogue infidéle,
Décris-nous-en l'Hiſtoire naturelle.

. . . . . .

Expoſe-nous nos délires frivoles
En actions, & non pas en paroles ;
Et ne viens plus m'embrouiller le cerveau
De ton ſublime auſſi triſte que beau.
L'Art n'eſt point fait pour tracer des modéles,
Mais pour fournir des exemples fidéles
Du ridicule & des abus divers
Où tombe l'homme en proie à ſes travers.
Quand tel qu'il eſt on me l'a fait paraître,
Je me figure aſſez quel je dois être,
Sans qu'il me faille affliger en public
D'un froid Sermon paſſé par l'alambic.
Loin tout *Auteur* enflé de beaux paſſages,
Qui, ſur lui ſeul moulant ſes perſonnages,
Veut qu'ils aient tous autant d'eſprit que lui,
Et ne nous peint que ſoi-même en autrui, &c.

Vous trouverez à peu près les mêmes vérités embellies par un génie plus délicat, plus facile, plus élégant, fait pour chanter les Graces qui l'ont

approché du Thrône; pour veiller sur les Arts qu'il cultiva lui-même avec tant de gloire, & pour donner des loix au Parnasse, & ailleurs:

Trop de finesse affadit la saillie
De la piquante & sincére Thalie:
Dans un travail inutile à nos mœurs
Plus d'un Newton sépare leurs couleurs;
Le prisme en main marque leurs différences,
Et nous égare en leurs foibles nuances.
L'Art trop heureux d'instruire & d'amuser
Est devenu l'Art de subtiliser,
L'Art de donner, au gré de l'imposture,
Tout à l'esprit & rien à la nature, &c.

Ne croirait-on point, Madame, que ces Législateurs du goût avaient prévu l'ouvrage dont je vous parle; & s'ils ne l'ont point prévu, de quel front ose-t-on nous donner, comme une découverte, ce genre sérieux déjà connu dans l'ancienne Rome; mais traité par des mains habiles, & tant de fois ébauché sans succès parmi nous.

Ce n'est pas que je prétende exclure d'une Comédie ces Scènes intéressantes

où le cœur eſt ému par la naïveté des paſſions, & par des ſituations naturelles & touchantes. Loin de nous l'idée de borner nos plaiſirs. Il eſt dans *Térence* des Scénes qui arrachent des larmes. Il en eſt dans l'*Enfant Prodigue* qui équivalent preſque à tout ce que M. de *Voltaire* a donné de plus pathétique au Théatre. Mais qu'alors l'intérêt naiſſe, non pas d'un échauffaudage romaneſque & ſans vrai-ſemblance, non pas de ces lieux communs rajeunis, & qui ne doivent plus trouver place que ſur des écrans; mais de ces événemens ordinaires dans la vie, que les ames ſenſibles ſavent ſaiſir, & rendre avec le coloris qui leur convient.

M. *Diderot*, en indiquant à chaque page le jeu pantomime de ſes Acteurs, & tous les endroits où les perſonnages doivent pleurer, frémir, ou *pouſſer l'accent inarticulé du déſeſpoir*, penſe-t-il avoir rempli ſon objet par ces indications frivoles? En ſerait-il beſoin ſi l'objet était rempli? Tout Comédien, tout Lecteur ne ſe ſentirait-il pas ému, ſans qu'on l'avertît qu'il doit l'être?

N'eſt-ce pas reſſembler à ce Peintre dont parle *Sancho*, qui croyait avoir peint un coq, lorſque ſous une figure de fantaiſie, il avait écrit : *C'eſt un coq.*

Que cet Auteur n'imagine donc plus avoir fait une découverte par ce prétendu genre ſérieux, dont ſa Piéce lui paraît un modéle. Qu'il ceſſe de l'annoncer dans ſes Réflexions avec tant d'enthouſiaſme. *Mélanide*, *Cénie*, la *Gouvernante*, tous ces Romans dramatiques, aujourd'hui ſi communs, dépoſeraient trop viſiblement contre lui.

N'y aurait-il donc rien d'original dans ſa Piéce ? Je vous demande pardon, Madame, & c'eſt préciſément ce qu'il y a de plus minutieux, ou de plus mauvais. C'eſt ce jargon philoſophique & glacial, mis toujours à la place de ce que les perſonnages devraient dire. C'eſt un Dialogue ſymétriquement uniforme, où tous les Acteurs ſe répliquent par ſentences, & dès-lors ce n'en eſt plus un, car on n'entend nulle part de pareils entretiens. C'eſt un ſallon où l'on doit voir un *clavecin*, *des*

chaiſes, des tables de jeu; ſur une de ces tables un trictrac, des brochures, un métier à tapiſſeries, un canapé, &c. Enfin, c'eſt du thé que l'on apporte & que l'on prend ſur le Théatre, ce qui ſerait neuf ſans l'Opéra Comique du *Chinois*. Voila, Madame, les merveilles dont *Moliére* ne s'était point douté. C'eſt par ces détails, apparemment ſublimes & philoſophiques, que l'on ſe propoſe de perfectionner nos Spectacles.

Une des ſingularités de ce chef-d'œuvre, c'eſt ſon titre. Cela s'appelle *le Fils Naturel*, on ne ſait pourquoi. Vous connaiſſez, Madame, la marche de la Piéce. La bâtardiſe de *Dorval* influe-t-elle en rien dans l'ouvrage? Y fait-elle un événement? Améne-t-elle une ſituation? Fournit-elle, ſeulement, un rempliſſage? Non. Quel peut donc avoir été le but de l'Auteur? De renouveller des Grecs deux ou trois réflexions ſur l'injuſtice des préjugés de naiſſance? Mais, qui ne ſait que l'homme ſage ne compte point parmi les vrais biens les hazards de la fortune. Qui ne ſait qu'il y a eu d'illuſtres bâ-

tards, *Guillaume* le Conquérant, par exemple, ou le brave *Dunois*. Voudrait-il renverser le préjugé même, & l'anéantir tout-à-fait? Ce serait toucher aux loix fondamentales de la société; à ces loix, aussi anciennes que le monde, qui favorisent les Mariages, & qui ne sont pas seulement en vigueur chez les Peuples civilisés, mais chez les Sauvages. Cette flétrissure généralement attachée aux naissances illégitimes, est, au moins, un de ces préjugés que la Philosophie doit respecter, parce qu'il tient à l'ordre politique. Peut-être même ne serait-il pas difficile de le tirer de la classe des préjugés, & d'en faire remonter l'origine jusqu'au Droit Naturel.

Non erit hæres filius ancillæ cum filio meo Isaac (*m*), est-il dit dans un de nos Livres sacrés. Le Deutéronome jette encore sur ces malheureux enfans une ignominie plus rigoureuse. *Non ingredietur Mamzer, hoc est de scorto natus, in Ecclesiam Domini usque ad*

(*m*) Le bâtard n'héritera point avec mon fils *Isaac*. *Genes. ch.* 21. *v.* 10.

decimam generationem (*n*). Mais pour n'attaquer la nouvelle Philoſophie que par les armes de la Philoſophie même, *Périclès*, cet éléve d'*Anaxagore*, ce Capitaine Philoſophe, qui mérita de donner ſon nom au ſiécle le plus poli de la Gréce, fit porter lui-même aux Athéniens un decret contre les bâtards. Près de cinq mille furent condamnés & vendus comme eſclaves dans une calamité publique.

Si des Grecs nous paſſons aux Romains, dans ce concours prodigieux de Citoyens réunis ſous le ſeul empire des Loix, un bâtard, être iſolé, rebut de la nature, n'avait pour lui qu'une immenſe & morne ſolitude. Sans rélations, ſans rapports, ſans liaiſon, parce qu'il était ſans famille, il ne pouvait lever les yeux ſur une mere déshonorée qu'il ne la fît rougir, ou qu'il ne rougît lui-même du crime de ſa naiſſance.

Les Loix des douze Tables n'admettaient point les bâtards au droit de

(*n*) Le bâtard, ni ſa poſtérité, n'entreront point dans l'Egliſe du Seigneur, juſqu'à la dixiéme génération. *Ch.* 23. *v.* 2.

succeſſion. Celles de *Juſtinien* leur refuſaient juſqu'aux alimens. Le Chriſtianiſme, en adouciſſant cette rigueur, a laiſſé ſubſiſter l'infamie. Nos Loix l'ont confirmée (*o*). Ce n'eſt donc pas là un de ces préjugés livrés à la Philoſophie par la tolérance du Gouvernement. C'eſt une Loi reſpectable, univerſelle, de tous les Climats, de toutes les Religions; & je ne conçois pas, encore une fois, quelle a pu être l'intention de l'Auteur en faiſant ſon Héros bâtard. Ce titre n'a produit de paſſable qu'une plaiſanterie; c'eſt que le *Fils Naturel* eſt un enfant que ſon pere ne légitimera jamais, s'il eſt ſage.

Je vous ai dit, Madame, que tous les caractères de cette Piéce ſemblaient fondus dans le même moule. En effet, nul contraſte: le vieux *Lyſimond*, *Dorval*, *Conſtance*, *Roſalie*, & juſqu'au

(*o*) On peut conſulter ſur cette matiere la Politique d'*Ariſtote*, l. 3. ch. 3. l. 6. ch. 4. Les Inſtituts de *Juſtinien*, l. 3. M. de *Monteſquieu*. Le Dictionnaire de *Brillon*. Le Traité du Droit de Bâtardiſe de *Bacquet*. La Coûtume de Paris. On peut même conſulter le Dictionnaire de l'Encyclopédie, au mot *Bâtard*.

Valet

Valet *André*, ſont tous les plus honnêtes gens du monde. L'œil d'un lynx n'y verrait pas les plus légéres différences. *Roſalie* eſt, à la vérité, un peu naïve dans ſa premiere Scéne ; mais dans celles qui ſuivent, elle eſt comme les autres perſonnages. C'eſt toujours M. *Diderot*, un Philoſophe, un Métaphyſicien, qui parle à ſa place.

Cette uniformité de caractères eſt la ſource d'un grand défaut. Rien ne fonde l'inconſtance de *Roſalie* en faveur de *Dorval*. Le choix eſt impoſſible, ou l'avantage ſerait même du côté de *Clairville*. Auſſi vertueux que *Dorval*, il eſt plus jeune, plus aimable ; ſa philoſophie paraît moins ſombre, moins auſtère, moins ſauvage. *Dorval* (ſi l'on peut ſe ſervir de ce mot) eſt un *loup garou* de ſageſſe, amer d'un bout à l'autre, ne parlant que de malheurs qu'il a, dit-il, eſſuyés ; mais dont il ne rend jamais compte.

Cependant ce *Dorval* (& c'eſt une obſervation ſur laquelle j'ai déja paſſé) ce ſévére *Dorval* tient dans la Piéce une conduite bien inconſéquente. Il ſemble juſtifier cet Aphoriſme placé ſi conve-

nablement dans la bouche du Valet *Charles : Les conduites bizarres sont rarement sensées* (*p*). En effet, pourquoi ne pas exécuter le dessein qu'il a pris de partir ? Ne doit-il pas craindre le naufrage de sa Philosophie, lui qui traite si délicatement l'Amour de *Sophiste dangereux ?* Il est retenu par l'amitié, j'y consens ; mais il s'expose au risque de la trahir. Enfin ce Philosophe scrupuleux, qui analyse tous les devoirs avec la précision d'un Traité de Morale, ne laisse pas d'être faux envers *Clairville*, & plus encore envers *Constance*.

Quelles mœurs, quel ton, quel langage, Madame, que celui de cette précieuse *Constance* ! Je dis précieuse, & dix fois plus que toutes celles de *Molière*. Ce n'est pas toutefois dans la déclaration d'amour qu'elle fait elle-même à *Dorval ;* les précieuses y font plus de façon. Au reste ce *Dorval* est heureux en déclarations. L'ingénue *Rosalie* lui en fait une à son tour. L'Au-

(*p*) *N. B.* Que c'est-là une proposition d'éternelle vérité.

teur a beau vouloir juſtifier ces mœurs étranges (*q*) en oppoſant *Conſtance* à ces femmes perdues qui ſont volontiers des déclarations ; je conſeille toujours, même aux plus honnêtes femmes, d'attendre qu'on leur en faſſe, & elles s'en trouveront bien. Les préjugés qui ont fixé les régles des bienſéances entre les deux ſexes, ſont encore de ces préjugés que la Philoſophie doit endurer.

Conſtance n'a pas auſſi la répugnance des précieuſes pour la concluſion du Roman. Elle s'occupe de bonne foi du mariage, & c'eſt elle qui vient preſſer *Dorval* de lui donner la main. Mais tout ce jargon ſi finement joué dans la Comédie de *Moliere*, eſt beaucoup au-deſſous du ſien. Reliſez, Madame, reliſez, ſi cela ſe peut, la longue Scéne du quatriéme Acte. Tout le Dictionnaire du Néologiſme ne comprendrait pas celui de cette Scéne. Je la choiſis exprès comme le morceau que l'Auteur affectionne le plus.

Dorval convient qu'il a de la vertu,

(*q*) Page 130.

mais elle eſt auſtére ; des mœurs, *mais* ſauvages .... une ame tendre, *mais* aigrie par de longues diſgraces. Il peut encore verſer des larmes, *mais* elles ſont *rares & cruelles* .... abandonné preſque en naiſſant *entre le déſert & la ſociété*, il errait depuis trente ans parmi les hommes, iſolé, inconnu, négligé, ... lorſque *Clairville* vint à lui. Mon ame, dit-il, attendait la ſienne.

Conſtance reconnait qu'il a été malheureux, mais lui repréſente que tout a ſon terme.

Nous nous ſommes, lui répond-il, *aſſez éprouvés le ſort & moi.* Il ne s'agit plus de bonheur. Il veut finir ſes jours dans une retraite. Que ces *Etres*, lui dit *Conſtance*, qui ſe meuvent dans la ſociété ſans objet, & qui l'embarraſſent ſans la ſervir, s'en éloignent s'ils veulent : mais vous, vous ne le pouvez ſans crime. C'eſt à *Conſtance* à conſerver *à la vertu opprimée un appui ; au vice arrogant un fléau ; un frere à tous les gens de bien ; à tant de malheureux un pere qu'ils attendent ; au genre humain ſon ami ; à mille projets honnêtes, utiles*

& grands, cet esprit libre de préjugés, cette ame forte qu'ils exigent, & que vous avez.... Vous, renoncer à la société ! J'en appelle à votre cœur ; interrogez-le, il vous dira *que l'homme de bien est dans la société, & qu'il n'y a que le méchant qui soit seul.*

Que signifie cette derniere maxime si enveloppée ou si fausse ? Qui peut être cet appui de la vertu, ce fléau du vice, ce frere de tous les gens de bien, ce pere que les malheureux attendent, cet ami du genre humain, &c. ? Est-ce un Souverain de qui le bonheur d'un grand peuple va dépendre, ou du moins son premier Ministre ? Non, c'est *Dorval*, bâtard du Négociant *Lysimond* ; mais Philosophe comme M. *Diderot*, & tout cela par conséquent.

Dorval répete encore qu'il est malheureux. *Constance* lui répete aussi que tout a son terme. Le Ciel s'obscurcit quelquefois ; & si nous sommes *sous le nuage*, un instant l'a formé *ce nuage*, un instant le dissipera ; mais quoi qu'il arrive, l'homme sage *reste a sa place.*

Enfin *Dorval* avoue qu'il n'est point

trop *étranger à cette pente si générale & si douce qui entraîne tous les Etres, & qui les porte à éterniser leur espéce* .... que dans ses accès de mélancolie il *appellait* une compagne. Et le Ciel vous l'envoie, lui répond avec résignation *Constance*, qui n'est pas plus étrangére que lui à cette pente si générale & si douce, &c.

Où sommes-nous, Madame? Que deviennent les bienséances? Voilà donc le langage philosophique que doit parler l'amour sur nos Théatres. C'est l'amour envisagé comme le besoin de multiplier l'espéce, mis sur la Scéne, comme il est peint dans le *Tableau de l'Amour conjugal*. Oui, Madame, & c'est encore une des singularités brillantes de cet Ouvrage. C'est l'homme ramené à l'état de pure nature, l'homme dessiné dans le nud qu'on nous présente. *Je serais pere* ..... *j'aurais des enfans*, dit *Dorval* .... des *enfans!* .... Il craint pour eux ce cahos de préjugés, d'extravagances, de vices & de misére où nous sommes jettés en naissant.

Vous êtes obsédé de phantômes, lui

réplique la ſublime *Conſtance. L'hiſtoire de la vie eſt ſi peu connue, celle de la mort eſt ſi obſcure, & l'apparence du mal dans l'Univers eſt ſi claire* (*r*) .... *Dorval*, vos enfans ne ſont point deſtinés à tomber dans ce cahos que vous redoutez. Ils paſſeront ſous vos yeux leurs premieres années .... Ils tiendront de vous ces *notions ſi juſtes que vous avez de la grandeur & de la baſſeſſe réelles, du bonheur véritable & de la miſére apparente.* Ils nous verront agir : ils m'entendront parler quelquefois. *Dorval, vos filles ſeront honnêtes & decentes ; vos fils ſeront Nobles & fiers ; tous vos enfans ſeront charmans* (*ſ*).

Ce ſont donc ces enfans à venir qui forment le ſujet d'une immenſe converſation. Pour comble de ridicule, le ſpectateur ſçait que cette femme qui ſe

(*r*) *N. B.* Qu'elle n'achéve pas la phraſe par l'impoſſibilité de ſortir de ce pompeux galimathias.

(*ſ*) Voilà ce que l'Auteur croit entendre de la bouche de Mademoiſelle *Clairon*, & ce qu'il appelle dans ſes Réflexions, un trait ſublime.

propose si modestement de faire avec *Dorval* ces *filles honnêtes & ces fils Nobles & fiers*, le spectateur sçait, dis-je, que cette femme qui se jette ainsi à la tête, n'est point aimée de ce *Dorval*. M. *Diderot* a bien raison de dire dans ses Réflexions que pour les genres qu'il voudrait introduire, *il faudrait des Auteurs, des Acteurs, un Théatre & peut-être un Peuple* (1). En effet, je doute que des Sauvages mêmes souffrissent rien d'aussi révoltant.

A la fin *Dorval*, apparemment pour se défendre d'épouser une femme qu'il n'aime point, (car ces reflexions ne lui viennent jamais à propos de *Rosalie*) se souvient qu'il est bâtard, & assure que sa fortune vient d'être réduite à la moitié. Rien ne rebute *Constance*. La naissance nous est donnée, dit-elle. Pour les besoins, ceux de la fantaisie sont sans bornes; mais les réels ont une limite. Quelque fortune que vous accumuliez, *Dorval*, si la vertu manque à vos enfans, ils seront toujours pauvres.

(1) Page 201.

DORVAL.

La vertu? On en parle beaucoup (*u*).

CONSTANCE.

C'eſt la choſe dans l'univers la plus connue & la plus révérée. Malheur à celui qui ne lui a pas aſſez ſacrifié pour la préférer à tout, ne vivre, ne reſpirer que pour elle; *s'enivrer de ſa douce vapeur*, & trouver la fin de ſes jours dans cette *ivreſſe*.

Je m'arrête, Madame. J'ai voulu vous analyſer cette Scéne pour vous donner une idée des mœurs & du ſtyle. *La douce vapeur de la vertu*! Quel langage! Eſt-ce donc là l'ouvrage d'un ſiécle éclairé? Si la Nation pouvait admirer de telles inepties, ne devrions-nous pas nous regarder comme replongés dans la plus profonde barbarie, & dire avec l'Auteur de la Henriade:

Louis s'éleve, & le ſiécle eſt baiſſé.

J'ai pourtant abrégé cette Scéne, &

(*u*) Quel Dialogue!

ce n'eſt pas, à beaucoup près, le morceau le plus négligé de la Piéce. Je laiſſe à faire à d'autres une critique plus étendue encore que la mienne. Je vous fais grace, Madame, d'une infinité de fautes; car mes Obſervations formeraient bien-tôt un Volume plus conſidérable que l'Ouvrage. Je vous l'ai dit; il ſerait au-deſſous de l'examen ſans le nom de l'Auteur & ſa Cabale Philoſophique. Je me contente de remarquer que le ſtyle eſt en général embarraſſé & contraint; que les mêmes tours reparaiſſent fréquemment; que les penſées en ſont communes & monotones comme les caracteres; qu'il y a une foule de mots paraſites, tels que ceux d'*Etres*, de *préjugés*, de *vertu*, d'*accent inarticulé*, &c. qui reviennent à chaque page; que la Langue y eſt ſouvent maltraitée. J'ai pû vous en donner quelque idée dans les phraſes mêmes que j'ai empruntées de l'Auteur dans l'extrait de ſa Piéce. Il en eſt de purement germaniques. Le Néologiſme & l'obſcurité (*x*) ſont preſque

(*x*) En voici quelques exemples. Page

par-tout. Enfin je vous envoie, Madame, un Exemplaire de la Piéce où vous trouverez environ deux cens Notes qui tombent toutes sur des expressions louches, précieuses, déplacées, ou peu Françaises. Les même défauts sont, avec plus de profusion encore, dans les Réflexions.

140. *J'écris des lignes faibles, tristes & froides.*
Page 168. Je commençais à partager son transport, lorsque je m'écriai, presque sans le vouloir : *il est sous le charme.*

Page 180. On a une idée juste de la chose ; elle est présente à la mémoire : cherche-t-on l'expression ? On ne la trouve pas. On combine les mots de grave & d'aigu, de prompt & de lent, de doux & de fort ; *mais le réseau ; toujours trop lâche, ne retient rien.*

Page 213. Nous empruntons nos idées des personnes avec lesquelles nous vivons . . . . *Notre ame prend des nuances plus ou moins fortes de la leur :* mon caractère a dû *refléter* sur celui de *Constance*, & le sien sur celui de *Rosalie.*

Page 298. Un cri porté à des oreilles *dans toutes ses nuances.*

Page 261. Un Musicien saisira le cri de la nature lorsqu'il se *produit violent & inarticulé.* Il en fera la base de sa mélodie. C'est sur *les cordes de cette mélodie* qu'il fera gronder la *foudre*, &c. &c. &c.

Pour atteindre au plus grand ridicule, figurez-vous, Madame, l'Auteur dont je viens de parler contrefaisant le Législateur, & créant exprès une Poëtique pour louer son Ouvrage, y faisant modestement remarquer des traits de génie, (*y*) proposant aux Auteurs de nouvelles vûes, & leur promettant de la gloire, s'ils les adoptent.

Ce qu'il y a de mieux, Madame, dans ces Réflexions, est tiré mot à mot de M. de *Voltaire*. Ce sont des souhaits pour que la Nation se donne enfin un Théatre plus vaste, plus étendu, où l'illusion soit mieux conservée, & qui prête à des situations plus fortes, plus tragiques, plus terribles. Lisez la Préface de la belle Tragédie de *Sémiramis*. Lisez dans les Mélanges Philosophiques un Chapitre des *Embellissemens de Cachemire*. Lisez-en un autre intitulé : *Sur ce qu'on ne fait pas, & sur ce qu'on pourrait faire*. Vous verrez, Madame, que M. *Diderot* n'a fait que transcrire.

C'est *Sylvie*, Piéce siflée il y a douze

(*y*) Page 162.

ou quinze ans, que l'Auteur propose comme le modèle inconnu du genre sérieux à perfectionner. Hé ! pourquoi citer des modèles si obscurs ? N'avons-nous pas *Cénie*, *Mélanide*, &c. L'Auteur de *Sylvie* est apparemment quelque Encyclopédiste ignoré que l'on a voulu charitablement retirer de l'oubli. Ces Messieurs perdent si peu d'occasions de se rappeller. Ne voilà-t'il pas que l'on cite ici le Ballet du Devin de Village (z), pour donner l'idée d'une prétendue découverte en ce genre ? Hé bien, Madame, ce Ballet si neuf dont on prend la peine de dessiner un plan, est précisément ce que nous voyons tous les jours à tous nos Théatres, au point qu'en le lisant je me suis trouvé compositeur moi-même, & que j'aurais pu dire comme le *Corrége : Son pittor anche io ;* tant les idées qu'il a réveillées chez moi sont communes.

Toutes les nouveautés que l'Auteur propose sont à peu près de cette force. Il voudrait bannir la Fable de l'Opéra, pour y placer la vraie Tragédie ; mais

(z) Page 279.

n'avons-nous pas une infinité de Poëmes Lyriques où le merveilleux n'eſt qu'un acceſſoire ? La belle reconnaiſſance d'*Iphigénie* & d'*Oreſte* (*&*), les Scénes touchantes de *Sangaride* & d'*Atis*, de *Renaud* & d'*Armide*, prouvent bien que l'Auteur n'a pas eu beſoin d'exalter prodigieuſement ſon imagination (*aa*) pour propoſer cette réforme.

Le célebre *Métaſtaſio* a enrichi la Scene Lyrique Italienne d'un grand nombre de vraies Tragédies ; mais en attendant que nos Auteurs l'imitent, ſongeons que l'Opéra Français, bien exécuté, eſt une merveille pour tous les ſens ; que tous les Arts concourent

(*&*) Reconnaiſſance infiniment plus belle & plus touchante que toute la Tragédie que le Parterre de Paris vient d'applaudir avec tant d'indécence & de vertige, & dans laquelle les Connaiſſeurs n'ont trouvé qu'une belle Scéne un peu chargée de déclamation, & quelques beaux Vers.

(*aa*) *Adducite mihi pſaltem*, dit l'Auteur dans l'enthouſiaſme de ſa rare découverte. Hé quoi ! n'avons-nous plus de Muſicien, parce que le grand *Rameau* a pris la liberté de relever un nombre prodigieux de bévues dans le Dictionnaire Encyclopédique.

à l'embellir ; que ces changemens ſubits de décorations qui ſuppoſent un pouvoir ſurnaturel ſont le charme des yeux, & qu'il y aura de l'intérêt autant qu'il en faut dans nos Opéra, toutes les fois que le merveilleux y ſera ménagé par une main habile.

Gardons-nous de croire, comme on veut nous le perſuader, que le merveilleux de l'ancienne Mythologie n'ait pas une poëtique fixe & déterminée. Ces Etres créés par les Poëtes ont un vrai caractere qu'ils doivent à l'imagination même de leurs inventeurs. *Jupiter*, *Apollon*, *Mars*, *Vénus*, les *Parques*, les *Furies*, ont leurs différences auſſi marquées que le *Miſantrope*, le *Jaloux*, l'*Avare*, &c. & ces différences ſont fondées ſur des principes d'une convention générale dans toute l'Europe. Gardons-nous bien auſſi de confondre les immortelles fictions d'*Homere*, de *Virgile* & d'*Ovide*, avec l'impertinent Conte de la *Barbe-Bleue*, & de dire, après l'Auteur, que dans le genre merveilleux, il n'y a pas d'Ouvrages où l'on ne (*bb*) *trouve quelques*

(*bb*) Page 267.

poils de cette barbe. Rien ne peut affaiblir le ridicule d'une telle sottise.

Enfin l'Auteur veut que nous ayons des Tragédies bourgeoises. Pourquoi pas, pourvû qu'elles ne ressemblent point au *Fils Naturel ?* Les Anglais en ont bien. *Mélanide* en est une, ou peu s'en faut. Que l'on en fasse où le tragique domine encore davantage, j'y consens. Mais que l'Auteur ne se donne point l'honneur de l'invention, & qu'il ne propose pas sérieusement dans ces Tragédies (*cc*) *un lit de repos ; une mere, un pere endormi ; un Crucifix, un cadavre*, &c. ou qu'il aille faire représenter ses Piéces dans sa petite Isle de *Lampedouse* (*dd*).

Qu'il ne banniſſe pas nos Valets de Comédie, sous prétexte qu'ils sont toujours plaisans, & que c'est une preuve qu'ils sont froids (*ee*). Ce n'est pas être froid que d'être plaisant dans une Comédie, & l'Auteur nous permettra de croire que les Valets de *Moliere* & de

(*cc*) Page 201.
(*dd*) Voyez la page 182.
(*ee*) Page 148.

Regnard

Regnard valent bien ſon *Charles* & ſon *André*.

Une idée qui eſt entierement de l'Auteur, mais qui eſt bien auſſi la choſe la plus ſinguliere que l'on ait dite, c'eſt ce qu'il appelle des Comédies *de Condition*. Juſqu'à préſent on a fait, dit-il (*ff*), des Piéces de caracteres, & les caracteres ſont épuiſés. Nous avons des Financiers dans nos Comédies, mais le Financier n'eſt pas fait. Il y a des peres de famille au Théatre, mais le pere de famille reſte à faire, & l'Auteur part de-là pour nous donner libéralement vingt ſujets de Comédie. *L'Homme de Lettres*, le *Philoſophe* (*gg*), le *Commerçant*, le *Juge*, l'*Avocat*, le *Politique*, le *Citoyen*, le *Magiſtrat*, le *Financier*, le *Grand Seigneur*, l'*Intendant*, le *Pere de famille*, l'*Epoux*, la *Sœur*, les *Freres*, &c.

En vérité je ne ſais plus de quel nom appeller ce délire. Si je choiſis un de ces ſujets, le Magiſtrat par exemple, il faudra bien que je lui donne un ca-

(*ff*) Page 262.
(*gg*) J'adopterais volontiers ce ſujet-là.

ractere : il ſera triſte ou gai, grave ou frivole, affable ou bruſque, & ce ſera ce caractere qui en fera un perſonnage réel, qui le tirera de la Claſſe des abſtractions métaphyſiques. Voilà donc le caractere qui redevient la baſe de l'intrigue & de la morale de la Piéce, & la condition qui n'eſt plus que l'acceſſoire. Il en eſt de même de tous les ſujets propoſés. Le projet de l'Auteur n'eſt donc qu'une chimere, & l'une des plus biſarres peut-être qui ait jamais pris naiſſance dans une tête humaine.

En honneur, Madame, je penſe que M. *Diderot* s'eſt moqué de nous ; car il n'eſt pas poſſible qu'il ait écrit ſérieuſement ces choſes étranges (*hh*). C'eſt une expérience qu'il a voulu faire ſur le degré d'aſcendant que la qualité de Philoſophe peut lui donner ſur le Public.

Non, Madame, non. Les caracteres ne ſont point auſſi épuiſés qu'il le dit. Ecoutez parler *Moliere* lui-même

(*hh*) J'ai long-tems cherché dans ces Réflexions un trait ſenſé ; je l'ai trouvé dans l'éloge de M. le Duc d'*Orléans*.

dans une de ſes Comédies. Voici comme il répond à quelqu'un qui penſait, comme M. *Diderot*, que les ſources du Comique allaient lui manquer. Remarquez combien ce grand homme était loin de deviner les Comédies de condition. » Hé, mon pauvre Marquis, » nous lui fournirons toujours aſſez de » matiere, & nous ne prenons guéres » le chemin de nous rendre ſages par » tout ce qu'il fait & tout ce qu'il dit. » Crois-tu qu'il ait épuiſé dans ſes Comédies tous les ridicules des hommes, » & ſans ſortir de la Cour, n'a-t'il pas » encore vingt caracteres de gens où il » n'a pas touché ? N'a-t'il pas, par » exemple, ceux qui ſe font les plus » grandes amitiés du monde, & qui, » le dos tourné, font galanterie de ſe » déchirer l'un l'autre ? N'a-t'il pas ces » adulateurs à outrance, ces flatteurs » inſipides qui n'aſſaiſonnent d'aucun » ſel les louanges qu'ils donnent, & » dont toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux » qui les écoutent ? N'a-t'il pas ces lâches courtiſans de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, qui

» vous encenſent dans la proſpérité,
» & vous accablent dans la diſgrace?
» N'a-t'il pas ceux qui ſont toujours
» mécontens de la Cour, ces ſuivans
» inutiles, ces incommodes aſſidus,
» ces gens, dis-je, qui pour ſervices ne
» peuvent compter que des importu-
» nités, & qui veulent que l'on les ré-
» compenſe d'avoir obſédé le Prince
» dix ans durant? N'a-t'il pas ceux qui
» careſſent également tout le monde,
» qui promenent leurs civilités à droite,
» à gauche, & courent à tous ceux
» qu'ils voient avec les mêmes embraſ-
» ſades & les mêmes proteſtations d'a-
» mitié? &c.... Va, va, Marquis,
» *Moliere* aura toujours plus de ſujets
» qu'il n'en voudra, & tout ce qu'il a
» touché n'eſt que bagatelle au prix de
» ce qui reſte (*ii*).

Eſt-il bien poſſible, Madame, que M. *Diderot* ne voye que des Comédies de condition où *Moliere* a vu ſi rapidement tant de choſes? La Philoſophie rétréciſſait-elle les idées au lieu de les étendre? *Moliere*, à la vérité, pouvait

(*ii*) *Impromptu de Verſailles*, Scéne 3.

avoir quelque génie ; mais ſon ſiécle avait-il les lumiéres du nôtre ? De ſon tems ſongeait-on à l'Encyclopédie ? M. *Diderot* n'eſt-il pas un des Chefs de cette grande entrepriſe, & ce mérite ne renferme-t'il pas tous les autres ?

S'il était permis d'ajouter aux idées du grand homme que je viens de citer, je ne ſais, Madame, ſi cette Lettre n'indiquerait pas un ſujet de Comédie même aſſez piquant.

Je croirais en trouver encore un dans ce Vers du Méchant :

Des protégés ſi bas, des protecteurs ſi bêtes.

L'homme déplacé ; l'homme fin dont la fineſſe échoue toujours contre la naïveté d'un homme ſimple. Le faux Philoſophe. L'homme ſingulier manqué par *Deſtouches* (*kk*) ; le Tartuffe de

(*kk*) On y trouve pourtant ces Vers ſi ſenſés :

. . . . Je vois ſouvent de ſublimes eſprits,
Des Savans dont le monde admire les écrits ;

ſociété, comme on a fait celui de Religion (*ll*). Voilà, me ſemble, des ſujets qui n'attendent que des hommes,

Mais je ne leur vois point affecter de manieres
Qu'on puiſſe, avec raiſon, prendre pour ſingulieres :
. . . . . .
Et ſi chez les anciens de doctes Fanatiques
Ont cru ſe diſtinguer ſous les haillons cyniques,
Les plus ſages mortels ont toujours mépriſé
Les écarts ſinguliers d'un orgueil déguiſé.
Et *Socrate*, & *Platon*, & les Sages de Gréce
D'un doux extérieur ont orné la ſageſſe.
On ne les a point vus par ſingularité
Rompre tous les liens de la ſociété,
Affecter des façons qui n'ont point de ſemblables,
Et pour ſe diſtinguer, ſe rendre inſupportables.

(*ll*) Vous trouverez l'eſquiſſe de ce caractère dans cette Epigramme d'un homme d'eſprit :

Ne point voler en larron manifeſte,
Mais ſourdement friponner avec art,

& qui valent bien le *Frere*, la *Sœur*, l'*Epoux*, &c. Ce ſont eux, Madame, que je propoſerais modeſtement, & non comme des découvertes. Il eſt trop triſte d'annoncer la pierre philoſophale avec des haillons, & l'Auteur du *Fils Naturel* me corrigerait de l'Egoiſme, ſi j'avais quelque pente à m'y livrer. Ses Réflexions dont vous avez un précis, & juſqu'à ſa courte Préface, tout en eſt rempli. *Le ſixiéme Volume de l'Encyclopédie venait de paraître*, dit-il, *& j'étais allé chercher à la Campagne du repos & de la ſanté*, &c. Quel début, Madame! quelle emphaſe dans ce peu de mots: *Le ſixiéme Volume de l'Encyclopédie venait de paraître.*

Dans ſes Dialogues imaginaires avec *Dorval*, tout eſt marqué au coin du même amour-propre. Il y manque mê-

Ne point tuer en aſſaſſin funeſte,
Mais les abſens percer de part en part;
De plus d'un vice avoir ſa bonne part,
Mais au dehors déguiſer leur ſymptôme;
C'était jadis être moins que pendart,
Et de nos jours être plus qu'honnête homme.

me de l'adreſſe. L'Auteur fait des objections contre ſa Piéce, & Dieu ſait s'il fait patte de velours. Le prétendu *Dorval* y répond d'une maniere ſi ſatisfaiſante, que M. *Diderot* eſt toujours obligé d'être de ſon avis. Eſt-ce donc là ce ton de ſimplicité & de *bon-hommie* dont il ſe gratifie ſi modeſtement à la fin de ſa Piéce (*mm*).

Voilà pourtant les petites mortifications auxquelles on s'expoſe en voulant ſortir de ſon genre; en ſe faiſant annoncer, ou plutôt en s'annonçant ſoi-même ſi impérieuſement; en affectant la tyrannie dans une carriere qui doit tout ſon éclat à la liberté. On s'expoſe en donnant un ouvrage de cette nature, un ouvrage à la portée de tout le monde, à faire conclure que, puiſqu'il eſt ſi mal écrit d'un bout à l'autre, on pourrait bien trouver les mêmes fautes dans les productions que l'on admire, & qu'on ne lit point. On compromet dans un jour une réputation de pluſieurs années. On indiſpoſe des

(*mm*) Page 199.

Savans

Savans modeſtes, & qui vont prouver que l'*Eſſai ſur le mérite & ſur la vertu* n'eſt pas, comme on l'a dit, une imitation, mais une traduction ſervile & fautive de Mylord *Shafterſbury*; que les *Penſées Philoſophiques* ſont preſque mot pour mot tirées du même Auteur; que l'*interprétation de la nature* eſt toute entiere dans *Bacon*; que le *Fils Naturel* lui-même n'eſt qu'une copie défigurée du *Vero Amico* de M. *Goldoni* (*nn*); enfin que l'Encyclopédie, au lieu de former un corps de doctrine, n'eſt qu'un cahos de contradictions, où l'on trouve autant de ſyſtêmes & de principes différens, qu'il y a d'Auteurs qui ont fourni des articles. Tout cela eſt d'une digeſtion dure pour l'amour-propre. Il eſt vrai qu'on a la reſſource de ſe faire louer dans le *Mercure*.

(*nn*) *N. B.* Que cet Auteur a fait auſſi un *Pere de famille*.

On ſe propoſe de donner inceſſamment au Public une continuation de ces Lettres.

LETTRE TROISIEME.

Les Modernes ſont-ils en effet plus éclairés, ou plus avancés que les Anciens dans le chemin de la vérité ?

Multa renaſcentur quæ jam cecidere, cadentque Quæ nunc ſunt in honore. Horatius.

AVIS.

On n'attaque point directement la nouvelle Philoſophie dans cette Lettre, qui a deja paru, & qui eſt du même Auteur. On y prouve ſeulement que notre ſiécle ne doit pas s'enorgueillir de la ſupériorité qu'on lui donne, peut-être gratuitement, ſur les autres ſiécles. Il eſt plus éclairé, préciſément parce qu'il a profité des lumieres de tous ceux qui l'ont devancé. La curioſité & le hazard, pere de preſque toutes les découvertes, conduiront encore plus loin les générations à venir,

ſans qu'elles aient le droit de ſe prévaloir de ce que nous aurons ignoré.

On y prouve auſſi que les Arts & les Sciences ont, à peu près, également fleuri chez toutes les Nations policées, même celles de la plus haute antiquité. Il ne nous reſte cependant aucun monument qui attribue leurs calamités ou leur deſtruction, à ces progrès néceſſaires de l'eſprit humain.

On ne concevra jamais la liaiſon qu'il faudrait ſuppoſer entre les révolutions des Empires, & le petit nombre d'Artiſtes & de Savans qui s'appliquent en paix à leurs ſpéculations. Ces hommes, ſouvent trop obſcurs, ne forment jamais, non plus que ceux qui penſent avec eux, un corps conſidérable chez aucun Peuple.

Il n'y a peut-être jamais eu que la Chine où les prérogatives de la nobleſſe & de l'autorité ſoient annexées aux ſeuls Lettrés ; cependant cet Empire n'a point eu de ſemblable pour la durée.

Si l'on parcourt les Annales du Monde,

on ne trouve les malheurs & les crimes que sur les traces de la barbarie. Le fameux paradoxe du Philosophe de Genève est donc une insulte faite à la raison humaine, dans un siécle que l'on appelle celui de la raison.

IL y a long-tems qu'on a dit pour la premiere fois que l'erreur était le partage de l'homme ; mais il est étonnant que dans les siécles les plus éclairés, on n'ait pas moins occasion de le dire, que dans ceux que nous appellons fastueusement siécles d'ignorance. On a l'obligation au hazard de quantité de découvertes avec lesquelles on est parvenu à détruire de vieilles erreurs ; mais les a-t-on remplacées par des vérités neuves ? Les hommes ont-ils fait effectivement quelques pas depuis qu'ils se vantent de n'être plus dans les ténèbres ? Savent-ils être plus heureux, meilleurs, ou sont-ils du moins plus exempts de préjugés, ce qui serait en effet une suite de leurs progrès dans l'étude de la vérité ? A la honte de l'espéce, on n'apperçoit

aucun de ces fruits ; l'humanité paye toujours le même tribut aux superstitions, aux faiblesses, aux misères de sa condition. C'est donc à tort qu'elle se vanterait d'être plus éclairée, & que notre âge prétendrait quelque préférence sur ceux qui l'ont devancé.

On ne croit plus, avec S. *Augustin*, que les Antipodes aient la tête en bas ; avec *Ptolomée*, que le Soleil tourne, ni qu'il y ait des Cieux de cristal ; avec *Aristote*, que la nature ait horreur du vuide, ni que de petits atomes crochus aient formé par hazard le Monde que nous admirons, comme le pensait *Epicure*. On a découvert, malgré la Bulle d'un Pape qui prescrivait de n'en rien croire, qu'à l'extrémité de notre globe il se trouvait des êtres pensans à peu près comme nous, chez qui, sur l'opinion que nous pouvions exister aussi bien qu'eux, on n'avait jamais inquiété personne. C'est-à dire, qu'à l'aspect d'un bâtiment fort élevé, nous avons entrevu long-tems que les derniers appartemens pouvaient être occupés comme les premiers ; &, qu'après avoir parcouru pendant bien des

siécles notre petite Planette, sans nous douter qu'elle en fût une, nous avons fait enfin l'importante découverte que nous ne l'habitons pas seuls. Les Espagnols, orgueilleux de cet effort de leur imagination, exterminerent sans pitié des nations entieres, parce qu'elles avaient beaucoup d'or & point d'artillerie, & qu'elles s'aviſaient de vouloir ſe gouverner par les loix de leur pays. Ainſi la moitié du monde eut à gémir de la curioſité de l'autre.

A l'aide d'une longue lunette, dont la premiere idée appartient à des enfans qui n'eurent d'autre maître que le hazard ou l'envie de jouer, on a fait quelques pas dans l'Aſtronomie. Le mouvement de rotation du Soleil a paru démontré; on a cru voir les Satellites de quelques Planettes; on a déterminé le nombre des Etoiles; on a fort ingénieuſement remarqué que les Aſtres ſeraient néceſſairement immobiles dans des Cieux de criſtal, ou de toute autre matiere ſolide; & peu s'en faut qu'on ne trouve *Ptolomée* ridicule, parce que, de ſon tems, des enfans ne s'étaient pas encore imaginés

de faire un Téleſcope. Cependant on n'a pas mieux défini que lui de quelle matiere était le Ciel. Les mouvemens des Aſtres, mieux obſervés depuis l'invention des Lunettes, ont ſeulement perſuadé qu'elle devait être fluide. Mais que dans cet eſpace où les Aſtres font leurs révolutions, il n'y ait que du vuide, comme il paraît que *Newton* l'a penſé, ou qu'il n'y ſoit ſemé que par intervalles, ſelon le ſentiment de *Gaſſendi*, ou qu'il ſoit impoſſible, comme l'imaginait *Deſcartes*, c'eſt un problême que l'imagination peut s'égayer à réſoudre, qui fera produire encore une infinité de ſyſtêmes qu'on ne prouvera point, car l'uſage eſt de ſuppoſer; mais qui rendront exactement raiſon de tous les phénomènes de la nature. Ce ſeront de nouvelles réveries ſubſtituées aux anciennes. Heureuſement que ce Problême n'eſt pas infiniment utile au bonheur de l'Etat, ou de la ſociété.

Qu'on ait aſſujetti les Eclipſes au calcul, invention qui, peut-être, ne fait pas tant d'honneur à l'eſprit humain qu'on pourrait l'imaginer, puiſ-

qu'un Peuple qui n'eſt pas autrement ſavant (quoi qu'on ait bien voulu le faire paſſer pour tel) en fait uſage depuis un tems immémorial; qu'à la faveur de l'expérience de *Paſcal*, on ait ſoupçonné la peſanteur & le reſſort de l'air; qu'on ait fait enfin de ſi grands progrès dans la Phyſique expérimentale; c'eſt qu'il eſt tout naturel que les derniers venus ſoient mieux inſtruits de ce qui ſe paſſe dans une Ville, que ceux qui en ſont partis les premiers.

Nous avons profité des petits Journaux que nos peres nous ont laiſſé; nous en faiſons de petits à notre tour que nous laiſſons à nos neveux, qui en feront encore après nous. Mais ils ſeraient auſſi ridicules de s'enorgueillir beaucoup de leurs nouvelles découvertes, & de nous traiter de barbares, pour ne leur avoir pas tous appris, que nous le ſommes, ſans doute, en faiſant de pareils reproches à nos ancêtres.

La nature n'a pû être examinée qu'en détail. La vie de l'homme trop bornée ne permet d'acquérir qu'un très-petit nombre de connaiſſances mêlées de

beaucoup d'erreurs. La curiosité, source des unes & des autres, à peine encouragée par quelques succès, s'anéantit avec nous. La génération qui nous suit profite avidement des connaissances que nous lui avons transmises; remarque & combat souvent nos erreurs avec nos propres armes; avance quelques pas dans la carriere; tombe à son tour, & laisse à celle qui la suivra de nouvelles lumiéres & de nouvelles fautes.

Je ne vois dans ces prétendus progrès dont nous tirons tant de vanité, qu'une chaîne immense dont quelques-uns ont indiqué le métal; d'autres, sans déssein peut-être, en ont formé les anneaux; les plus adroits ont imaginé de les assembler, la gloire en est pour eux; mais les premiers ont tout le mérite, ou devraient l'avoir, si nous étions justes.

Sont elles bien à nous, d'ailleurs, ces découvertes dont nous nous glorifions? Qui me répondra que depuis que les générations se renouvellent sur la terre, personne ne les eût faites avant nous? Combien de nations ense-

velies ſous leurs ruines, dont il ne nous reſte que des idées imparfaites! Combien d'Arts abſolument perdus! Combien de monumens livrés aux flammes! Il eſt tel ouvrage qui lui ſeul pourrait nous éclairer ſur mille menſonges, & nous découvrir autant de vérités : n'en a-t'il point péri de cette eſpéce, ou par les ravages du tems, ou par les incendies? Quels Peuples de l'antiquité le retour des Lettres nous a-t'il fait connaître? Les Grecs & les Romains, ignorans ſur leur origine, prévenus contre tout ce qui n'était pas de leur Nation; traitant de barbares leurs voiſins ou leurs ennemis, avec autant d'injuſtice peut-être que les Eſpagnols nommaient les Péruviens Sauvages; dédaignant d'approfondir leurs mœurs, leurs caractéres, leurs traditions, leurs uſages, ou les diſſimulant par jalouſie, & par conſéquent incapables de nous en inſtruire. Comment les connaiſſons-nous encore ces Grecs & ces Romains? A peu près comme par des rélations imparfaites nous connaiſſons les Nations de l'Afrique ou de l'Aſie. Combien de peuples d'ail-

leurs ces conquérans d'une partie du monde n'ont-ils pas ignorés ? N'eſt-il plus de climats inconnus, & penſons-nous qu'ils n'auraient rien à nous apprendre ? N'a-t'on pas trouvé chez les Chinois (*a*), peuple d'une vanité trop ridicule pour avoir un mérite réel, l'uſage de l'Imprimerie & de la Poudre ? Qui leur a donné l'idée de ces Arts ſi nouveaux dans l'Europe, l'Imprimerie ſurtout qui mériterait ſi juſtement d'être admirée, s'il était poſſible qu'elle ne perpétuât que des choſes dignes de l'être. Nous avons fait des progrès admirables dans les méchaniques ; nous avons ſimplifié des machines connues, nous en avons créé d'autres ; mais qu'avons-nous exécuté avec elles dont on ne trouve quelque idée chez les anciens ? Ces hardis monumens de l'antiquité la plus reculée, & qui touche preſque aux premiers jours du monde, les murs de Babylone, ces jardins ſoutenus dans les airs, ces canaux vainqueurs de l'Euphrate, ces piramides de

(*a*) Liſez ſur les Chinois le judicieux Voyage de l'Amiral *Anſon*.

l'Egypte, dont quelques-unes subsistent encore ; ces superbes édifices élevés avec la rapidité que l'Histoire nous atteste, ne nous forcent-ils pas de convenir, ou que les anciens avaient des ressources égales aux nôtres, ou même qu'ils en avaient de bien supérieures. On ne trouve pas seulement chez eux les traces des Arts utiles, on connaît le luxe des premiers Assyriens, & le luxe ne s'introduit dans un Empire qu'à la suite des Arts d'agrément.

Qu'il soit permis de faire une comparaison entre ces prétendus enfans de notre industrie & ceux de notre imagination, les systêmes de la Physique sur les principaux phénoménes de la nature ; il n'en est aucun qui n'ait été renouvellé de quelques anciennes Ecoles. Le mouvement de la terre (*b*),

(*b*) *Pythagore*, *Aristarque* de Samos, le Cardinal de *Cusa*, avaient soupçonné longtems avant *Copernic*, que la Terre tourne sur son centre, & que tous les ans elle décrit un cercle autour du Soleil.

L'*Æther* d'*Aristote* donne une idée de la matiére subtile.

Ceux qui prétendent que notre Globe a

la matiere ſubtile, le plein, le vuide, la gravitation, le pur méchaniſme des animaux, opinion dangereuſe, parce qu'elle pourrait trop prouver; l'exiſtence des tourbillons; ces ingénieuſes fictions attribuées à nos Philoſophes modernes, exiſtaient long-tems avant eux. Nous en avons les originaux dans cette foule de Phyſiciens Grecs, & qui ſait ſi ces originaux n'étaient pas encore des copies? Il en eſt de même des hypothèſes métaphyſiques. L'immortalité de l'ame, avant que la Religion nous en eût fait un Dogme; l'unité de Dieu; la diſtinction des deux ſubſtances; le ſyſtême du matérialiſme adopté, quant à la nature de l'ame, par quelques Peres des premiers ſiécles, qui ne la croyaient pas moins immortelle, mais qui conſervaient encore des principes puiſés dans les Ecoles Payennes; je veux parler de *Tertullien*,

été autrefois enſeveli ſous les eaux, ſemblent renouveller le ſyſtême de *Thalès*.

Le Phénomène de l'Electricité rappellera peut-être l'opinion d'*Héraclite*, qui regardait le feu comme le principe de la Nature, &c.

d'*Arnobe*, de *Lactance*, &c. Le libre-arbitre, la fatalité, furent des questions qui trouverent autrefois, comme de nos jours, des partisans ou des adversaires. L'Athéisme de *Spinosa*, si bien attaqué par *Bayle*, est développé dans le sixiéme Livre de l'Enéide (*c*).

(*c*) Dans ces Vers de *Virgile*, dont on a tâché de rendre le sens :

Principio cœlum, ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, titania que Astra
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet, &c.

L'Esprit universel répandu dans l'espace
Anime en circulant tous les corps qu'il embrasse;
Les Mondes, les Soleils, le vaste sein des Cieux,
Tout renferme cet Etre invisible à nos yeux.

Et plus sensiblement encore dans ce Vers de *Lucain :*

Jupiter est quodcunque vides, quodcunq movetur.

Les Dieux oiſifs d'*Epicure* ont ſervi de modéles à celui des Déïſtes. Si donc l'eſprit humain ſe répéte lui-même depuis ſi long-tems dans les ſciences ſpéculatives, rien ne me porte à le croire plus varié, plus inventeur dans ce qui tient aux Arts.

Mais je veux que nos modernes ayent réellement imaginé les opinions qu'on leur attribue; nous n'aurions encore changé que de fictions & d'abſurdités. Les idées innées de *Deſcartes*, les Monades de *Léibnitz* ne valent guères mieux que les rêveries des anciens. Nous nous ſommes comportés à leur égard, comme certains Anglais nous font l'honneur de nous traiter dans leurs ouvrages: ils copient nos Auteurs en nous diſant des injures. Sur quoi peut donc être fondé l'orgueil des hommes? Je veux bien ſuppoſer que nous connaiſſons un peu mieux que nos ancêtres les contours du globe que

L'univers eſt un corps dont les membres épars
T'offrent par-tout le Dieu que cherchent tes regards.

nous habitons. Enrichis de leurs remarques & des nôtres, nous sommes un peu moins étrangers dans notre Patrie. Nous avons multiplié nos plaisirs en nous assujettissant à de nouveaux besoins ; mais n'avons-nous pas aussi doublé nos infortunes ? Nous voulons, à la faveur de l'expérience, avoir jetté quelques lumieres sur le méchanisme de la nature ; mais les causes nous en sont-elles plus développées ? Nous lisons dans les Cieux ; mais sommes-nous plus éclairés sur l'artifice de nos organes, sur l'union du corps & de l'ame, ou sur leur mutuelle dépendance ? Avons-nous quelque idée plus distincte des termes qui nous sont les plus familiers, de la *matiere*, de l'*esprit*, du *lieu*, du *tems*, de l'*espace*, de l'*infini* ; termes que le peuple prononce tous les jours, sans imaginer qu'il ne les entend pas ? Etrange faiblesse de l'esprit humain qui ne semble ignorer que ce qu'il aurait intérêt de connaître ! Parfaitement instruit de quelques vérités indifférentes, mais les seules qui soient démontrées ; j'ose le dire même, qui semblent l'humilier par leur petit nombre, & par l'excès

l'excès de leur évidence, elles ne servent qu'à lui faire mieux sentir qu'il est né pour le doute.

Je ne sais par quelle étonnante contradiction quelques personnes plus zélées qu'instruites, ont affecté de confondre le pyrrhonisme & l'incrédulité. Cette réflexion où m'a conduit mon sujet, mériterait-elle seule une Dissertation approfondie; mais je ne me permettrai qu'un raisonnement en sa faveur. Le pyrrhonisme apprend essentiellement à la raison à s'humilier, en lui démontrant l'incertitude de ses connaissances; la Religion exige de notre orgueil la même soumission, les mêmes sacrifices: le pyrrhonisme est donc de toutes les Sectes des Philosophes la plus conforme à l'esprit de la Religion, & celle qui nous dispose le plus naturellement à l'embrasser. On pourrait en abuser, me dira-t'on. Hé de quoi ne pourrait-on pas abuser? Tel était du moins le sentiment du savant Auteur de la Démonstration Evangélique (*d*),

(*d*) M. *Huet*, *Traité de la faiblesse de l'Esprit Humain.*

Prélat illuſtre, qui avait acquis le droit de douter par l'immenſe étendue de ſes connaiſſances.

Quoi de plus capable de convaincre l'homme de ſa faibleſſe, que le tableau, malheureuſement trop fidéle, que je viens d'en préſenter. Ses prétendus progrès appréciés, dénués de la pompe dont une vaine éloquence a coutume de les ennoblir, paraiſſent dans leur véritable jour. Il n'eſt ni plus rapproché du bonheur, ni moins eſclave des illuſions: il n'a donc rien fait pour lui. Mais ſon orgueil eſt toujours le même, c'eſt qu'il eſt homme.

LETTRE QUATRIEME,
SUR L'AME.

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas;
Nocturnos Lemures, portenta que Thessala rides. Horat.

AVIS.

Cette Lettre fut écrite à une Femme vraiment Philosophe, bien éloignée par conséquent de l'affectation de le paraître. Sa beauté servait en cela sa modestie. On n'imagine guères qu'une même personne réunisse à la fois tous les moyens de plaire. C'est un des préjugés de la jalousie humaine de penser que la nature divise ordinairement ses faveurs, & n'accorde les unes qu'aux dépens des autres.

Cette Femme belle & respectable, laissait murmurer l'envie, ne paraissait que charmante à ceux qui ne recherchaient en elle que des agrémens, & devenait homme avec un petit nombre d'amis qui savaient penser.

Elle lisait un jour dans l'Encyclopédie

un long article sur l'ame, qui ne la satisfaisait point. L'Auteur crut devoir la préparer à ce genre de lecture par quelques notions préliminaires, & tâcher sur-tout de n'être point obscur, défaut que de certains Philosophes ont regardé sans doute comme au-dessous d'eux d'éviter.

Ce ne sont ici que de simples Elémens : mais on se flatte que l'on pourrait y trouver la matiére d'un meilleur Ouvrage.

NOtre ame, cette faculté de penser, sur laquelle on a fait de si beaux rêves, la vôtre même, Madame, qui semble se rapprocher si fort de la Divinité, n'est dans son origine qu'une table rase,* propre à recevoir différens caracteres que la mémoire y conserve, & que l'éducation y grave dans notre jeunesse en traits souvent ineffaçables. Elle paraît purement passive. Toutes ses idées lui viennent des objets extérieurs, ou lui sont communiquées par les maîtres qui s'emparent tour à tour de notre enfance. Il est si vrai que par elle-même elle ne peut se procurer aucune sensation, que les personnes

* *Locke.*

privées de quelque ſens, le ſont auſſi de toutes les idées relatives à ce ſens qui leur manque, & que tous les raiſonnemens du monde ne donneraient pas à un aveugle la moindre notion des couleurs.

Toute l'activité de l'ame ſe réduit à comparer ces caractéres qu'elle a reçus par les ſens ; à les conſidérer ou ſéparément, ou réunis ; à prononcer ſur leurs rapports & ſur leurs différences. C'eſt de cette faculté qui s'appelle réflexion ou repli de l'ame ſur elle-même, qu'elle emprunte le pouvoir de juger, pouvoir dont elle n'uſe guères dans l'enfance. La nouveauté des objets qui la frappent ne lui permet alors d'autre attention que pour voir & pour entendre. Ce n'eſt donc que lorſqu'elle a, pour ainſi dire, fait ſa proviſion, qu'elle imagine de réfléchir ſur cette foule d'impreſſions qu'elle a reçues.

Si on l'eût abandonnée à elle-même, elle n'eût eu que des idées juſtes, parce qu'elle n'eût jugé que d'après ſes ſenſations, qui ne peuvent la tromper, & qui ſont abſolument les mêmes chez toutes les perſonnes bien organiſées.

Ces ſenſations ne ſont autre choſe que le ſentiment qui réſulte du choc des objets ſur nos organes. C'eſt par lui que nous ſommes avertis du froid, du chaud, de la douceur, de l'amertume, &c. C'eſt lui qui nous approche ou qui nous éloigne de certains objets ; qui veille à notre conſervation, comme à celle des animaux, & le but de la nature eſt rempli quand l'animal eſt parfaitement pourvu de tout ce qui eſt néceſſaire à ſa conſervation.

Mais tranſportés, pour ainſi dire, loin de l'origine des hommes, aſſujettis par l'éducation aux préjugés de la ſociété où nous vivons, notre ame a reçu non-ſeulement ces idées ou ces caractéres formés naturellement par l'impreſſion des objets extérieurs, mais une foule de phantômes ou d'idées abſtraites qui ſont l'ouvrage de l'imagination, & c'eſt une des plus grandes ſources de nos erreurs que l'abus où nous tombons ſouvent de regarder ces phantômes comme des êtres réels.

Le pouvoir que nous avons d'enviſager les qualités des objets, comme ſéparés des objets, a produit ces idées

abſtraites. Mais cette ſéparation n'eſt qu'idéale, & cela eſt ſi vrai, que vous ne pouvez prononcer ce mot *couleur* ſans vous repréſenter ſur le champ quelque choſe de coloré. Il en eſt de même de ces idées, *vertu*, *ſageſſe*, *intelligence*, qui ne repréſentent rien à l'ame, qu'autant qu'elles ſont liées à des objets réels; au ſouvenir, par exemple, de quelques perſonnes éclairées & vertueuſes que nous avons connues, ou dont on nous a raconté l'Hiſtoire.

Ces idées nous viennent encore de la néceſſité où nous ſommes pour ſoulager la mémoire, de ne former, pour ainſi dire, qu'un ſeul faiſceau de pluſieurs idées diſtinctes & ſéparées, que nous avons rangées ſous une ſeule idée générale. C'eſt ainſi que par le mot *Aſſemblée*, je vous donne l'idée d'un certain nombre d'hommes réunis dans un même lieu; par le mot *République*, l'idée d'un peuple qui ſe gouverne par ſes Loix & ſans Maîtres.

Mais telle eſt l'illuſion de l'imagination qu'elle réaliſe, en quelque ſorte, ces idées générales qui ne ſont que les réſultats de pluſieurs idées particu-

lieres, & qu'elle enviſage, par exemple, la République comme ſéparée des individus qui la compoſent. De-là les allégories. De-là ces phraſes poëtiques : *l'Europe en ſilence*, *l'Univers à genoux*, &c. En un mot, de-là ces expreſſions magnifiques, qui ſemblent ne former qu'un même être de l'aſſemblage factice de pluſieurs attributs.

C'eſt encore à cette ſource qu'il faut rapporter mille erreurs qui tiennent à l'imperfection du langage. Qu'était-il en effet dans ſon origine ? Le cri du beſoin, & l'expreſſion vive & ſimple des objets dont nos ſens ſont frappés. Auſſi les Langues les plus anciennes ſont-elles les plus ſtériles. Celles des Sauvages manquent de mots pour tout ce qui n'eſt pas ſenſible. Ces pauvres gens ſont ſi loin de ſe douter qu'il y ait des ſubſtances purement intellectuelles, qu'ils n'ont pas même de termes pour exprimer de pareilles idées. Eh ! comment s'en douteraient-ils ? Ils n'ont d'idée que par leurs ſens, qui ne leur montrent, comme à nous, que de la matiére. La révélation ſeule pouvait

vait nous élever à des vérités plus sublimes, & nous transporter, si je l'ose dire, hors de nous-mêmes.

Vous voyez, Madame, que votre ame, loin d'être abandonnée à son propre essor, a été soumise d'abord à la tyrannie des Langues & de l'usage. Des mots vuides de sens, des expressions erronées communes à tous les idiomes, ont porté chez vous une foule de préjugés. Cette Langue, que vous parlez si bien, n'est pas de votre choix. Vous l'avez reçue de votre Nourrice & de vos Maîtres, avec toutes les imperfections dont elle peut être susceptible: ainsi dès le berceau vous étiez assujettie à tous ces vains phantômes accrédités par nos ancêtres. Tant d'erreurs, sans lesquelles l'intelligence de votre propre Langue vous devenait impossible, vous les avez sucées avec le lait. Tant de mots qui assemblent des idées contradictoires, vous les trouviez établis. Votre prononciation se pliait à ces expressions barbares. Il a bien fallu vous contenter de l'explication chimérique que l'on vous donnait d'un terme absurde. Hé comment, dans un âge si simple, au-

riez-vous soupçonné l'habileté ou la bonne-foi de vos Maîtres ?

Ne soyez donc plus surprise, Madame, de cette chaîne de préjugés qui nous lie. L'habitude les a naturalisés avec nous, & cette rouille est devenue notre substance. Qui pouvait nous en garantir? Tout concourait à nous tromper : AVOIR APPRIS UNE LANGUE, C'EST ÊTRE IMBU DÉJA DE BEAUCOUP D'ERREURS.

Comment sortir de ce labyrinthe, me direz-vous, où retrouver la vérité ? Le voici, Madame, & la route en est moins pénible peut-être que vous ne le pensez. Depuis que vous avez joui de votre raison, la nature s'est soulevée chez vous par des doutes contre la plûpart de ces chimères que vous avez reçues sans examen. Osez remonter à la source de vos idées. Tout ce que vos sens vous ont appris vous est commun avec tous les hommes. Leur témoignage est infaillible ; la nature ne vous a pas donné d'autres régles de vérité. Tout ce qui les contredit est évidemment faux & absurde, contraire en un mot à votre être, puisque vous n'êtes

organisée que pour penser & juger d'après eux.

Tout ce qui ne se montrera pas à vous avec les caracteres de l'évidence, rien ne vous oblige à le croire. Exceptez de cette régle si sûre les seules vérités surnaturelles. Vous ne pouvez admettre que pour vrai-semblable ce qui ne vous paraît que vrai-semblable, & vous n'êtes pas la maîtresse de croire une chose plus certaine qu'elle ne vous le semble effectivement.

Rejettez sans balancer toutes ces idées factices que vous n'auriez jamais eues de vous-mêmes. Songez, puisqu'elles ne sont entrées chez vous par aucun de vos sens, puisqu'elles n'y sont point analogues, que ce sont des monstres, des phantômes de l'imagination des hommes, que vous n'avez jamais adoptés par un consentement libre ou réfléchi; mais que l'on a gravés dans votre ame, pour ainsi dire, à son insçu.

Cet examen, Madame, n'est pas infiniment difficile. Tout mot qui ne vous donnera point une idée claire, ou

plutôt (& nous en avons beaucoup de cette espéce) qui ne vous en représentera aucune, rejettez sa vaine tradition; croyez que vous ne l'auriez jamais fait si vous aviez eu une Langue à vous former, & qu'il répugne à votre nature, puisqu'il ne réveille absolument aucune sensation chez vous.

En suivant cette route, en distinguant avec attention ce qui est de vous, & ce qui n'en est pas; en ne vous soumettant qu'à la droite raison qui est votre régle, & la seule dont vous puissiez faire usage dans tout ce qui n'est pas du ressort de la foi, vous parviendrez, Madame, à la découverte de la vérité. Vous êtes faite pour elle comme pour les Graces, & c'est un nouvel Empire où vous pouvez regner.

Vous me demanderez des guides dans cette carriere dont l'accès pourra vous sembler pénible. Lisez le maître du genre humain dans cette partie, le sage, le modeste, le circonspect *Locke*, à qui l'on eût pardonné du faste, & qui n'en eut jamais, parce qu'il était véritablement grand. Lisez un excellent

Traité de nos ſenſations, fait par un de ſes Diſciples, qui a profité de ſes lumiéres pour nous en donner de nouvelles.

Puiſſe ce faible Eſſai, Madame, vous inſpirer le goût d'une étude où votre eſprit m'aura bientôt devancé. Recevez-le comme un gage de mon reſpect & de ma reconnaiſſance. Si j'emploie ſouvent avec vous ce dernier mot, n'en ſoyez pas étonnée. On vous doit ce ſentiment-là, Madame, pour les choſes mêmes que votre modeſtie regarde comme les plus indifférentes, pour le plaiſir de vous voir & de vous entendre.

FIN.